

# TROIS QUATORZE

Le journal de PIE — N° 60 — 2020/2021



# TROIS QUATORZE • LE JOURNAL DE PIE • PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES

40<sup>E</sup> ANNÉE — « *Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu* » La Fontaine — N° 60 — NE PEUT ÊTRE VENDU



COMPAGNON DE ROUTE DE PIE, LE JOURNAL *TROIS QUATORZE* RELATE LA VIE ET L'EXPÉRIENCE DES ADOLESCENTS ET DES FAMILLES QUI SE LANCENT DANS L'AVENTURE DU SÉJOUR SCOLAIRE DE LONGUE DURÉE — TROIS QUATORZE PUBLIE DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS ENTRETIENS, TÉMOIGNAGES, REPORTAGES, PORTRAITS...

**PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES** — 04 42 91 31 00 / 01 55 78 29 90 — 39 RUE ESPARIAT, 13100 AIX EN PROVENCE / 87 BIS RUE DE CHARENTON, 75012 PARIS — [WWW.PIEFRANCE.COM](http://WWW.PIEFRANCE.COM) — [WWW.AMERIQUEAUPAIR.ORG](http://WWW.AMERIQUEAUPAIR.ORG) — ASSOCIATION À BUT NON LUCRATIF, LOI DE 1901 — N° SIRET : 324 285 204 00032 — APE : 9499Z — CERTIFICAT D'IMMATRICULATION : ATOUT FRANCE (ARTICLE R111-21 DU CODE DE TOURISME) : IM075110045 — GARANTIE FINANCIÈRE : HSBC — RCP : GENERALI — MEMBRE DE L'OFFICE — MEMBRE DE L'U.N.A.T. — MEMBRE DE L'U.N.S.E.

**VOCATION & ACTION DE PIE** — PARTIR OU ACCUEILLIR — L'ASSOCIATION ORGANISE, EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER, DES SÉJOURS CULTURELS DE LONGUE DURÉE, EN DEHORS DE TOUTE CONSIDÉRATION SOCIALE ET ETHNIQUE, ET INDÉPENDAMMENT DE TOUT POUVOIR POLITIQUE, IDÉOLOGIQUE OU RELIGIEUX — ÉCHANGE TRIMESTRE, TRIMESTRE, SEMESTRE OU ANNÉE SCOLAIRE — ACCUEILLIR UN LYCÉEN ÉTRANGER — ÉTUDES UNIVERSITAIRES AUX USA — AU PAIR AUX USA (L'AMÉRIQUE AU PAIR)

Retrouvez TROIS QUATORZE : [www.piefrance.com](http://www.piefrance.com) / Facebook : [www.facebook.com/journaltroisquatorze](http://www.facebook.com/journaltroisquatorze) / Instagram : [pietroisquatorze](https://www.instagram.com/pietroisquatorze)  
Écrire à TROIS QUATORZE : [trois.quatorze@piefrance.com](mailto:trois.quatorze@piefrance.com) / Rejoindre le RÉSEAU PRO DE PIE : [www.piefrance.com/linkedin](http://www.piefrance.com/linkedin)

3.14 — Direction de la Publication : PIE — Gratuit — n° 60 — 10 000 ex. — Rédaction : Xavier Bachelot — Maquette & graphisme : José Maria Gonzalez & Xavier Bachelot — Photos et textes : Flora Chevalier, Joseph Cabanis, Renan Kamikoga (photo de couv.), les participants PIE — Ont participé à la rédaction : Bénédicte Déprez, Andrée Hamonou, Frédéric Lanier, Christine Le Govic, Matéo M'Bathie-Ibor & toute l'équipe PIE

## Mascotte promo 2019-2020 LE RHINOCINELLE PISTACHE

**Hybride de rhinocéros**  
(C.N.T.R.L. — A. — ZOOLOG. Grand mammifère ongulé caractérisé par un corps allongé et pesant, recouvert d'une peau grise, épaisse, rugueuse, plus ou moins plissée) **et de coccinelle**  
(C.N.T.R.L. — ENTOMOLOG. Insecte coléoptère rouge avec des points noirs. Synon. : Bête à bon Dieu.

**Pistache**  
Wikipedia — Le pistache est un nom de couleur. Le répertoire de couleurs de la Société des chrysanthémistes indique en 1905 que c'est la « couleur ordinaire de l'intérieur de l'amande du fruit du pistachier comestible » et la nuance dominante du feuillage de la carotte cultivée adulte.



Photo de couverture — Renan Kamikoga — [instagram.com/renankamikoga](https://www.instagram.com/renankamikoga)

## Sommaire du numéro 60

IMAGES ET RÉCITS DES PARTICIPANTS — P. 3 à 7, 11, 35 à 37, 40 à 41  
Témoignages et images des participants aux programmes de longue durée à l'étranger.

UN PORTRAIT DE LA RENAISSANCE — P. 8 à 10  
Lettre à Danielle Mérope-Gardenier, ancienne responsable PIE de la région Sud.

BIEN-ÊTRE ET BIEN-VIVRE À L'ÉCOLE — DOSSIER — P. 12 à 34  
Sondage / Entretien / Verbatim / Infographie...

LE RÉSEAU PRO DE PIE — P. 38 à 39  
Marc-Alexandre Panteris : de PIE au Quai d'Orsay.

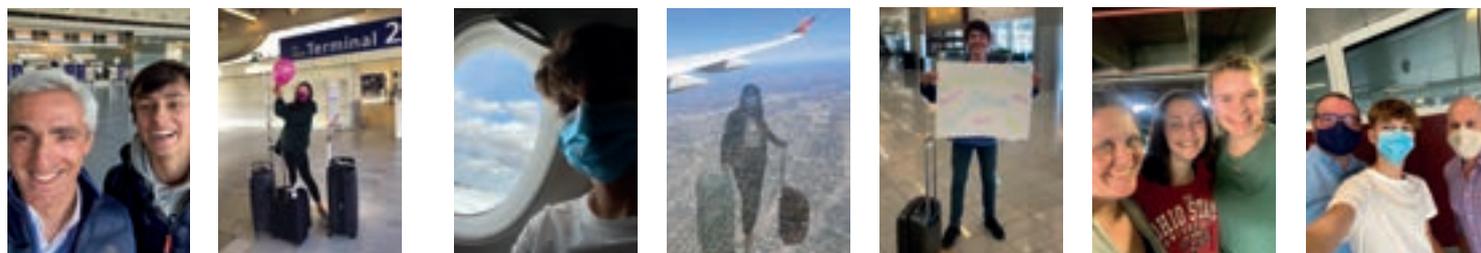
CARNET DE L'ASSOCIATION — P. 42

LE PROGRAMME CAMPUS — P. 43

CONVOCATION A.G. DE PIE — Voir ci-dessous

## 2020 : UNE ANNÉE SI PARTICULIÈRE !

### RETOURS 2019/2020... ET DÉPARTS 2020/2021 POUR LES SÉJOURS DE LONGUE DURÉE AVEC PIE



Sur la route — Mai-juin 2020 : retour en France de Martin, d'Anna... Août 2020 : arrivée à l'étranger de Mattéo, Méline, Octave, Inès... et des autres  
En 2020/2021, il sont plus de 100 jeunes français à vivre à l'étranger par l'intermédiaire de PIE, et plus de 40 jeunes étrangers à vivre en France.



**J'AI VU NEW YORK, NEW YORK USA**

*Margaux, New York, New York  
Une année au pair aux États-Unis*

# RÉCITS des participants aux séjours scolaires de longue durée

**MÉMOIRE D'UNE ANNÉE** — Ils ou elles sont parti(e)s pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, Meltem loue l'amitié,

Dominique et Monique leurs hôtes étrangères, Manon et Marine l'« ailleurs », qui insensiblement est devenu pour elles un « chez soi ».



## RETOUR À LA MAISON

*Manon, Minot, Maine — Une année scolaire aux États-Unis*

*En juin 2013, tout était terminé : High School, American Football, Prom, Graduation... Il ne me restait plus qu'à rentrer en France.*

En juin 2018, je posais à nouveau le pied dans cet état qui a bouleversé ma vie : le Maine. Je voulais faire découvrir ce bout de vie à Arthur, mon copain, et le re-vivre un peu aussi. Je suis partie re-conquérir ce petit État du Nord-Est des États-Unis, qui lui, m'avait conquise, six ans auparavant. C'était dès le premier matin, dans le fameux bus jaune, sur la route de la High School, ornée des couleurs de l'Indian Summer. Lever de soleil sur une année pleine de couleurs.

Je fais partie de ces gens qui, lorsqu'ils lisent le magazine *Trois Quatorze*, ont les larmes aux yeux, la tête remplie de souvenirs. Alors imaginez mon état lorsque j'ai poussé de nouveau les portes de ma "High School". C'était fort comme une avalanche d'émotions, c'était magique. Ce qui m'a frappée et m'a fait dire que j'étais toujours chez moi dans cette maison, c'est l'odeur. Cette maison avait gardé la sienne : l'odeur du Maine, de la neige et du poêle en hiver, de la forêt vivante en été. Une odeur qui me rappelait "Halloween", les soirées devant la télé avec les chats qui chahutaient, ou encore les parties de billard avec mon frère d'accueil, Colby (quand nous ne nous disputons pas). Une odeur indescriptible, brûlante de souvenirs... Les années passent, les souvenirs et les odeurs restent. Nous avons dix jours. Il a fallu faire vite. Faire vivre pleinement « l'aventure USA » à Arthur, c'était lui faire connaître mes « petits instants », mes petits endroits. Alors nous sommes allés à "Walmart", au "Mall", à "Buffalo Wild Wing". Nous avons fait des randonnées et des feux de camps avec ma famille et mes amis. Nous avons mangé des "Woopie Pies", des "Reese's" et du homard. Puis, comme une sensation de déjà vu, nous avons déambulé dans l'école à la recherche de fantômes... qui sont apparus comme par magie, m'emmenant à l'époque des "Class", des "Cross Country", du "Basketball" et des "Cheerleaders". Nous avons revu certains de mes professeurs. Les larmes ont été dures à retenir. Voilà comment, en dix jours, nous avons vécu, Arthur et moi, une sorte de résumé intense de ma vie dans le Maine, (re)créant des liens exceptionnels. Larmes de joie, ragots, glaces et "Chamallows" grillés... Je ne pourrais pas tout vous lister.

Ce matin de juin 2018, je pensais retourner « faire un tour » aux États-Unis. Quelques heures plus tard, en posant le pied dans cette maison du Maine, j'ai compris que j'étais en réalité rentrée chez moi.



## MAINTENANT OU JAMAIS

*Erwan, Mount Vernon, South Dakota  
Une année scolaire aux États-Unis*

J'habite en région parisienne, je vais dans un lycée de plus de deux mille personnes. Je joue au football américain en France comme aux USA. En signant chez PIE, je pensais partir dans une grande ville, intégrer les équipes de « High School », être détecté et puis tracer mon chemin jusqu'en université. On m'avait prévenu que je ne devais pas m'attendre à cela et que j'allais sûrement me retrouver en campagne, loin des villes comme le reste des étudiants. Or, j'ai gardé mon objectif en tête, alors forcément cela ne pouvait pas coller. J'étais en attente d'une famille quand mon téléphone a vibré : c'était mon délégué qui venait m'annoncer qu'on m'avait trouvé une famille, ce qui est génial, mais dans le Dakota du Sud, un État perdu dans le nord des USA. L'aéroport, là-bas, a la taille d'une salle de classe. L'odeur de la ferme m'a tout de suite attaqué les narines. Le premier jour je suis resté plus de 5 h sur le même siège, à regarder la télé, à voir mon frère d'accueil et mon frère d'échange faire leurs devoirs. Je venais à peine de poser les pieds sur le sol américain et j'avais juste une envie : rentrer chez moi. J'ai rédigé des e-mails pour changer d'État ou faire demi-tour.

Aujourd'hui —un an après— je vous le dis : j'ai découvert là-bas des choses que je ne connaissais absolument pas, et quand on oublie pourquoi à la base on voulait partir, qu'on s'occupe seulement de l'instant présent, croyez-le ou non, on peut prendre du fun et au final mieux s'amuser dans une ville aussi petite que sa chambre à faire des choses que l'on ne connaît pas, que dans le centre-ville de New-York. Habituellement quand on part aux USA, c'est à LA, NY, Miami... à aucun moment on ne choisit le fin fond du Dakota. Mon frère d'échange venait du Danemark : nous sommes réellement devenus frères. Il faisait du football américain au Danemark, c'est pour ça que notre famille nous a accueillis. Quand les entraînements de foot étaient fatigants, que les gens avaient l'air stressés, nous dansions sur le terrain et tout le monde nous regardait. Les choses qui nous déplaisaient, on faisait en sorte qu'elles nous conviennent. J'ai compris, grâce à ce séjour, que si vous voyez les choses négativement, alors elles le seront, mais que si vous faites un effort de votre côté pour qu'elles soient positives alors vous allez rigoler et prendre du plaisir.

Si vous voulez partir... partez ! et sans aucune hésitation. Là-bas, vous allez faire de super rencontres. En plus vous allez revenir pratiquement bilingue et plus mûr ; car partir et dire « au revoir » à sa famille demande un certain courage. Partir ce sera plus simple pour certains que pour d'autres. Ça ne fait rien. L'important c'est de le faire. Si vous ne prenez pas cette décision aujourd'hui, vous la prendrez quand ?

## TELLEMENT CHANCEUSE

*Ibtissam, Osaka*

*Une année scolaire au Japon*

### **J'y suis**

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu aller au Japon. Je ne sais pas pourquoi mais ce pays m'a toujours fascinée. Et maintenant j'y suis ! C'est incroyable de pouvoir se dire ça.

### **Premiers pas**

En partant, j'étais plutôt excitée. Peut-être un peu stressée aussi. En arrivant sur place, on a passé trois jours avec WYS (l'association japonaise) qui nous a expliqué (en anglais) toutes les règles de conduite, etc. Là, j'ai rencontré des gens venant du monde entier. C'était vraiment enrichissant de parler avec eux (mon niveau d'anglais n'était pas génial, mais je peux vous dire que j'ai bien progressé). Ensuite, j'ai pris le «Shinkansen» (train à grande vitesse) et j'ai rejoint ma famille d'accueil dans une ville juste à côté d'Osaka. J'étais assise à côté d'un Norvégien qui parlait aussi à Osaka et une Allemande qui allait à Nara. On a partagé ensemble un peu de notre anxiété et on s'est rassurés mutuellement en répétant des phrases en japonais qu'on nous avait données à apprendre... et en parlant de choses et d'autres. On essayait par exemple de prononcer les mots difficiles de chacune de nos langues natales. C'est vraiment amusant. Et le moment fatidique est arrivé. Je n'étais vraiment pas bien, mais j'ai vite sauté le pas et je suis allée directement à la rencontre de ma mère d'accueil. Elle m'attendait en tenant une pancarte avec sa cousine. Elles ont été adorables avec moi. On a ensuite rejoint mon père d'accueil pour manger au restaurant et on est rentrés. Je me suis rapidement sentie comme chez moi. Ils m'ont très vite incluse dans la famille !

### **La langue**

Pour le moment, je ne comprends pas grand-chose. Je mets du temps à construire une phrase (et encore, quand je peux faire une phrase) : les discussions sont donc assez limitées. Mais tout le monde autour de moi fait l'effort de prendre du temps pour me faire comprendre. Alors je suis patiente. Un jour, je finirai par comprendre et pourrai discuter librement avec eux.

### **Trois mois plus tard**

Je me suis même créé ma routine : du lundi au vendredi je vais au lycée, de temps en temps ma grand-mère et son adorable petit chien viennent nous rendre visite à ma famille et moi, et le week-end c'est sorties avec les amis ou la famille. Pour ce qui est du japonais, je commence à comprendre de plus en plus de choses et, lorsqu'on me parle, je réponds de plus en plus vite. Je commence même à utiliser les expressions locales : mes amis me l'ont fait remarquer ! Avant de partir, je ne pouvais pas imaginer que j'étais capable de ça. J'ai rencontré ici des tas de gens, tissé une forte amitié avec une étudiante d'échange américaine de mon lycée (qui est maintenant rentrée aux États-Unis), visité un tas de lieux différents, fait des activités typiques des jeunes Japonais, tels que le karaoké ou les purikuras (sorte de photomaton où l'on peut faire des poses et customiser les images), j'ai enseigné le français à des collégiens, joué dans un film, goûté à divers plats... En trois mois, je crois avoir fait plus de choses que durant tout le reste de ma vie !

## DÉPAYSEMENT AUSTRALIEN

*Constance, Lansdsborough, Queensland*

*Un « Trimestre scolaire » en Australie*

Deux mois que je suis ici... et je n'ai aucune envie de repartir... Je suis tombée dans une famille avec des petits enfants. Ayant toujours été la plus jeune, j'appréhendais le fait d'avoir un petit frère et deux petites sœurs. Cette famille m'a accueillie comme un membre à part entière et a tout fait pour que je me sente rapidement et parfaitement à l'aise. Récemment une de mes petites sœurs m'a dit qu'elle souhaitait que je reste sa grande sœur pour toujours. J'ai maintenant et définitivement une deuxième famille en Australie. Je vis sur la Sunshine Coast, dans le Queensland, une région extraordinaire —que j'ai eu la chance de visiter— où l'on peut voir des kangourous au bord de la route et des koalas dans le jardin. Laissez-moi vous dire que mon réveil le premier jour fut assez spécial ! L'école dans laquelle je suis placée est géniale. Le premier jour, j'étais particulièrement stressée mais les professeurs et les élèves m'ont accueillie avec franchise et chaleur. C'est une école très dynamique... et les élèves sont tous si gentils ! Les amis que je me suis faits ici je ne les oublierai jamais ! Au départ, j'avais peur de me retrouver seule dans un pays si vaste, mais après deux mois ici, je me sens chez moi. Les gens d'ici sont très différents les uns des autres mais se sentent tous égaux. Je conseille vraiment à tout le monde de faire ce voyage. Je sais, pour ma part, qu'il me marquera toute ma vie !

## TANT DE CHOSES QUI DIFFÈRENT

*Claire, Daegu — Une année scolaire en Corée du Sud*

Il y a quelque temps, j'ai eu la chance d'aller à Yangpyeong avec ma famille d'accueil pour aller voir les arbres changer de couleur. C'était magnifique et j'en garde de bons souvenirs. Ici, l'été laisse doucement place à l'automne. Une journée normale en Corée ça ressemble à quoi ? Lever à 7 heures, passage dans la salle de bain, petit-déjeuner et départ pour le lycée. On commence les cours à 8 heures 40 ; ils se finissent à 16 heures 40 avec une pause déjeuner d'une heure à la cantine. Ensuite, je rentre et c'est « devoirs » et parfois activités extrascolaires. On dîne en famille et on va dormir après avoir étudié encore un peu. Rien d'exceptionnel en somme, c'est à peu de chose près le même quotidien que celui de n'importe quel lycéen français. Et pourtant, tout se fait de façon un peu différente. Je pense au fait de manger avec des baguettes ou encore au port de l'uniforme à l'école. Ce sont ces petites différences, même les plus élémentaires, qui étaient déroutantes au départ. Mais je commence à m'y faire. Ce que je vis est unique. À l'image des arbres du parc, je sens que j'évolue, que je change petit à petit en m'adaptant à mon nouvel environnement. J'ai encore un long chemin devant moi. Je vais faire de mon mieux pour me créer une nouvelle famille et de nouveaux amis, sans pour autant oublier d'où je viens. Je ne me transforme pas de Française en Coréenne, je deviens juste un mixte des deux. C'est ma chance en tant qu'étudiante d'échange.



## **PARTIR, GRANDIR**

*Mathieu, Thunder Bay, Ontario — “Échange Trimestre” au Canada*



Danielle et son père

## UN PORTRAIT DE LA RENAISSANCE

**Danielle Mérope-Gardenier, déléguée PIE depuis près de quinze ans (et longtemps responsable pour l'association de la région Sud), nous offre —en évoquant l'enfance, les saisons et les cycles—, une sorte de respiration.**

CHÈRE DANIELLE, la route qui mène à toi nous éloigne de l'ordinaire. On doit, pour rejoindre le sommet isolé où tu habites, s'écarter des sentiers battus, accepter de prendre quelques chemins de traverse en veillant toujours à ne pas se perdre.

**Cette route était inondée de soleil. Hier il avait plu, puis neigé ; ce soir, me suis-je dit, quel temps fera-t-il ? Et demain ? En chemin, j'ai repensé à cette phrase de Toulouse-Lautrec, que —je ne sais plus pour quelle raison— tu m'as citée le jour où nous avons pris ce rendez-vous : « *L'automne est le printemps de l'hiver* », phrase dont tu avais souligné alors la beauté et la pertinence, et que j'avais reçue de mon côté comme une énigme.**

**C'est du printemps, printemps de la vie, dont nous avons parlé d'abord. Printemps des origines. Et c'est la figure de ton père que tu as choisi de mettre en exergue.** Il était de la Guadeloupe, de Marie Galante. Né en 1911, balloté par l'instabilité sociétale et conjugale, il est élevé principalement par sa grand-mère paternelle qu'il adore et dont il a bien du mal à accepter la disparition —il t'a même rapporté avoir dormi toute la nuit à côté de sa dépouille. S'en suit une enfance de semi indépendance dans la ferme du père, marquée par un conflit latent avec sa belle-mère qui débouche sur un drame digne de Garcia Lorca : l'enfant (ton père), furieux d'une privation, blesse sa marâtre d'un coup de couteau à l'abdomen ; son père lui inflige alors une punition terrible, digne des temps de l'esclavage : il doit passer la journée à genoux sur une râpe agricole en tenant à bout de bras des bouteilles pleines. La vie commune devient impossible. Ton père choisit de fuir. Après deux tentatives infructueuses, il réussit à embarquer clandestinement sur un navire en partance pour Marseille. Il débarque à 14 ans, en plein hiver et en culottes courtes dans la cité phocéenne. Véritable réfugié (hébergé dans un premier temps en maison de correction pour mineurs), il mène à partir de là une vie

d'aventurier, multipliant les fuites et les planques, les petits boulots de journalier (de mousse et de docker) et les combines (joueur de cartes, assistant d'un magicien...). Son père cherchera toujours à le retrouver et à le faire revenir, mais en vain : « *Sur son lit de mort, ses dernières paroles lui étaient adressées. Il le voulait à ses côtés.* » Tu as tenu à souligner qu'aux yeux de toute ta famille de Guadeloupe, ton père, de par son parcours et son destin, faisait figure de héros. J'ai compris alors qu'il était avant tout le tien. Tu as confirmé par ces mots : « *J'ai toujours adoré lui poser des questions sur son enfance* », forme pudique voire déguisée d'un : « *Je l'ai toujours adoré.* » Plus tard, tu as lâché : « *Il faut dire aussi que j'étais sa fille préférée* » ; et, dans la foulée, tu as magnifiquement défendu sa cause : « *Mon père était très sévère, il était capable de colère et de violence —fruit de douleurs profondes et cachées—, mais il était d'une sensibilité très interiorisée.* » Il venait selon toi d'une époque et d'un monde bien lointains : « *Ses réactions, comme c'est souvent le cas dans certaines civilisations, étaient particulièrement instinctives, moins filtrées ou contrôlées par le mental.* »

**À tes yeux, la vraie aventurière reste ta mère. Personnage haut en couleur, qui traverse les deux guerres. Élève brillante, destinée à intégrer l'École Normale pour devenir institutrice, mais qui décide d'être modiste.** Elle se marie tôt —parce qu'elle est enceinte— et accouche de deux jumelles qui décèdent l'une après l'autre dans la semaine et le mois qui suivent leur naissance. Dans la foulée, elle choisit de se séparer d'un mari qu'elle juge « *médiocre* » : elle fuit, elle fugue (« *elle aussi !* »). Le mari est insistant : il faut donc s'éloigner ; elle opte pour Zurich (emploi de modiste, patronne très stricte, vie de caserne...) puis pour l'Espagne. La vie madrilène lui convient parfaitement. Elle est première main dans une maison de haute mode. Elle monte souvent à Paris pour assister aux présentations des collections dont elle doit s'inspirer pour réaliser ses propres créations. Elle vit la fin des années folles, « *profite des excentricités de la haute société parisienne, des belles tenues, d'une certaine liberté sexuelle.* » Elle t'aurait dit un jour : « *Je n'étais pas belle, mais j'avais du chien.* » Elle en joue. La guerre d'Espagne se déclare. Elle s'implique auprès des Républicains, intègre un réseau de résistance (celui du cinéaste Buñuel). Basée à Marseille, elle espionne contre le franquisme puis contre le régime nazi. Tu m'as longuement parlé de ses pérégrinations en me vantant sa rigueur et son enthousiasme, son implication et sa franchise, sa capacité à s'emballer sans retenue pour un projet et pour une personne, à se montrer à la fois juste et cassante. « *Elle était profondément libre de caractère, mais pouvait manifester une certaine dureté et peu d'empathie pour les faibles.* »

**Plus tu me parlais d'elle plus je m'interrogeais. Je sais bien que les chiens font rarement des chats, mais tout de même ! Je ne te reconnaissais pas vraiment à travers la description de tes deux parents... toi qui portes la douceur comme le châte et qui, en guise de bagages, tiens dans une main l'Empathie et dans l'autre l'Abnégation.** Mais j'allais bientôt trouver une explication.

**Ton père et ta mère se rencontrent au tout début de la seconde guerre mondiale, à l'occasion d'un épisode romanesque « mettant aux prises [ton] père prisonnier et [ta] mère dissimulant une fiole de je ne sais quoi dans un morceau de pain.** » Ils se marient à l'issue de la guerre. Ils ont trois filles. Tu es la dernière. Tu gardes de ton enfance un souvenir particulièrement heureux : tu m'as vanté ta cellule familiale très unie (« *Nos parents nous ont élevées avec*

*rigueur, mais nous ont donné beaucoup. Je les remercie tout le temps* ») ; tu as salué la complémentarité entre les bonnes manières et la bonne tenue de ton monde maternel (« *Ce milieu un peu collet-monté où le "Je t'invite, tu m'invites tel jour et à telle heure" est de règle* ») et l'informalité du monde paternel (« *fait de surprises et d'improvisation* ») ; tu t'es étendue sur ce lien d'amour profond et jamais rompu qui t'unit à tes deux sœurs (tu m'as raconté vos quatre cents coups, votre complicité et vos partages). Mais soudain, au détour d'une phrase et presque comme une anecdote, tu es revenue sur ta naissance pour me confier cette chose incroyable : « *Je n'étais pas du tout attendue ni désirée. Je sais que je n'aurais pas dû naître. Mais ma marraine, qui avait perdu une fille —une « Danielle »— avait réussi à convaincre mes parents de garder leur enfant et de le lui confier. J'aurais normalement dû aller vivre chez elle, mais à ma naissance, ils ont décidé d'un commun accord —pour s'octroyer sans doute une période de transition— de me poser en terrain neutre. J'ai donc atterri dans une pouponnière de luxe à Meudon. Ils venaient tous me voir régulièrement. Et au bout d'une année, mes parents ont finalement décidé de me récupérer. J'ai donc intégré la famille.* » Chapitre pour le moins étonnant qui me fait dire que tu as été adoptée par tes parents naturels à l'âge d'un an... et que tu as dû les séduire pour finalement renaître à leurs côtés ! Tu admetts pour ta part que cette « période de transition » a « *dû laisser, c'est clair et net, des traces importantes...* » puisque tu ajoutes comme une évidence : « *... j'ai tout de même une forme d'insécurité en moi.* »

**Cette insécurité, chère Danielle, personnellement je ne la ressens pas... Mais je ne peux en revanche m'empêcher de lire une partie de ton parcours —et cette empathie exacerbée qui te caractérise (« Je ressens les trucs des autres comme si cela m'arrivait à moi. »),** comme une forme de lente réparation. Car si ton père t'a toujours surprotégée (était-ce un rachat ?), il s'est agi tout de même de convaincre ta mère : « *Au début, m'as-tu dit, elle a eu beaucoup de mal avec moi ! Je bougeais beaucoup, je cassais par inadvertance, elle ne le supportait pas !* » Tu te décris enfant comme « *serviable, attentive, disponible* ». Tu m'as dit « *avoir tout fait pour faire tes preuves* », et « *probablement inconsciemment, pour te faire ta place* ». Tu m'as dit par exemple « *avoir fait très tôt la cuisine* ». « *Aimer pour être aimé / Prendre soin des autres pour prendre soin de toi* » est clairement devenu ton Credo... Et cela a fonctionné, car ta mère, si j'ai bien compris, a fini par t'adopter définitivement quand tu as eu trois/quatre ans !

**Tout enfant, tu te préoccupais des plus petits, te dirigeant vers eux si tu les voyais seuls dans un parc : « Petit enfant ne reste pas seul, viens jouer avec nous. »** Plus tard tu as choyé les tiens. Et quand tu as intégré PIE —sur le tard— c'était pour prendre soin des adolescents en partance, de ces jeunes qui s'apprétaient à se séparer de leurs parents et de ces parents qui craignaient « d'abandonner » leurs enfants. La fin de ton printemps tombe en mai 68 : c'est l'heure de l'engagement et de la naissance de ta conscience politique (« *Je me souviens de la liberté dans la communication entre les gens, du bonheur d'écouter et de croire aux paroles de l'Internationale, des manifs, des courses dans la rue* »), du danger et de la joie du mouvement.

**L'été arrive. À 18 ans, tu pars pour l'Angleterre en tant que fille au pair. Tu découvres l'étranger ; tu te découvres une passion et un goût certain pour la langue et pour la « civilité » du peuple anglais, pour le mouvement aussi, et le voyage.** C'est bientôt le premier emploi (d'institutrice suppléante), en parallèle des études.

**L'été d'une vie n'en finit pas : c'est lui qui donne son sens à l'existence, on aime donc qu'il s'éternise. Le tien ne fait pas exception à la règle. Il fut long et à rebondissements,** il se construit d'une somme d'étés et d'une somme de vies : la rencontre et le mariage avec Serge, les années post 70 et ta période hippie, le voyage au Maroc, la naissance de Maya, la rupture avec Paris, le long voyage à cheval à travers les Cévennes et le Luberon avec ton enfant de quatre ans (pour rejoindre ce qui allait devenir « ton » pays), la volonté de vivre de la nature, la récolte et la distillation de la lavande sauvage, la couture, la fabrication et la vente de vêtements sur les marchés, les collections de vêtements de soie, la rencontre avec Jaap (artiste-peintre), la naissance de Matthijs, la vie à la maison, les longs voyages à Bali pour réaliser des habits (à partir de prototypes et de patrons que tu avais créés), le lancement de l'école locale de musique et de danse, tes débuts comme costumière dans le spectacle vivant, le ballet national de Marseille et Roland Petit, la vie d'intermittente du spectacle, les tournages et les plateaux, et PIE...

**Tu ne ponctues les récits de ta vie et de tes rencontres d'aucun jugement, d'aucune sentence ; si tu t'attardes sur certains (un réalisateur, un metteur en scène, une amie, un mari, l'association...)** c'est toujours pour ressortir leur grandeur de caractère, pour t'enthousiasmer soit de leur richesse soit de leur gentillesse. Quand tu parles de l'aventure PIE tu vantes aussitôt la beauté du projet, la qualité de son dirigeant et de son équipe...

**J'avais prévu de te demander quelle était ta saison préférée, mais j'ai oublié de le faire. Je crois deviner que tu aurais défendu la cause de chacune en arguant, comme en son temps Proust l'a fait des couleurs, que tu les aimais toutes autant, et que c'est bien leurs harmonies et leurs correspondances qui leur donnent beauté et force.** Tu m'as dit tout le bien que tu pensais de « *la bascule des saisons* » et de « *la qualité de nos climats tempérés* ». Et par un simple jeu de sonorité, j'ai pensé à ta tempérance, à cette forme d'humilité rare —et d'autant plus étonnante chez toi au regard de ton passé et de ton ascendance— qui t'anime et qui t'amène à freiner, voire empêcher en toi, toute forme d'arrogance, de colère ou de violence. Le calme et le contrôle comme un désir de paix et de pardon.

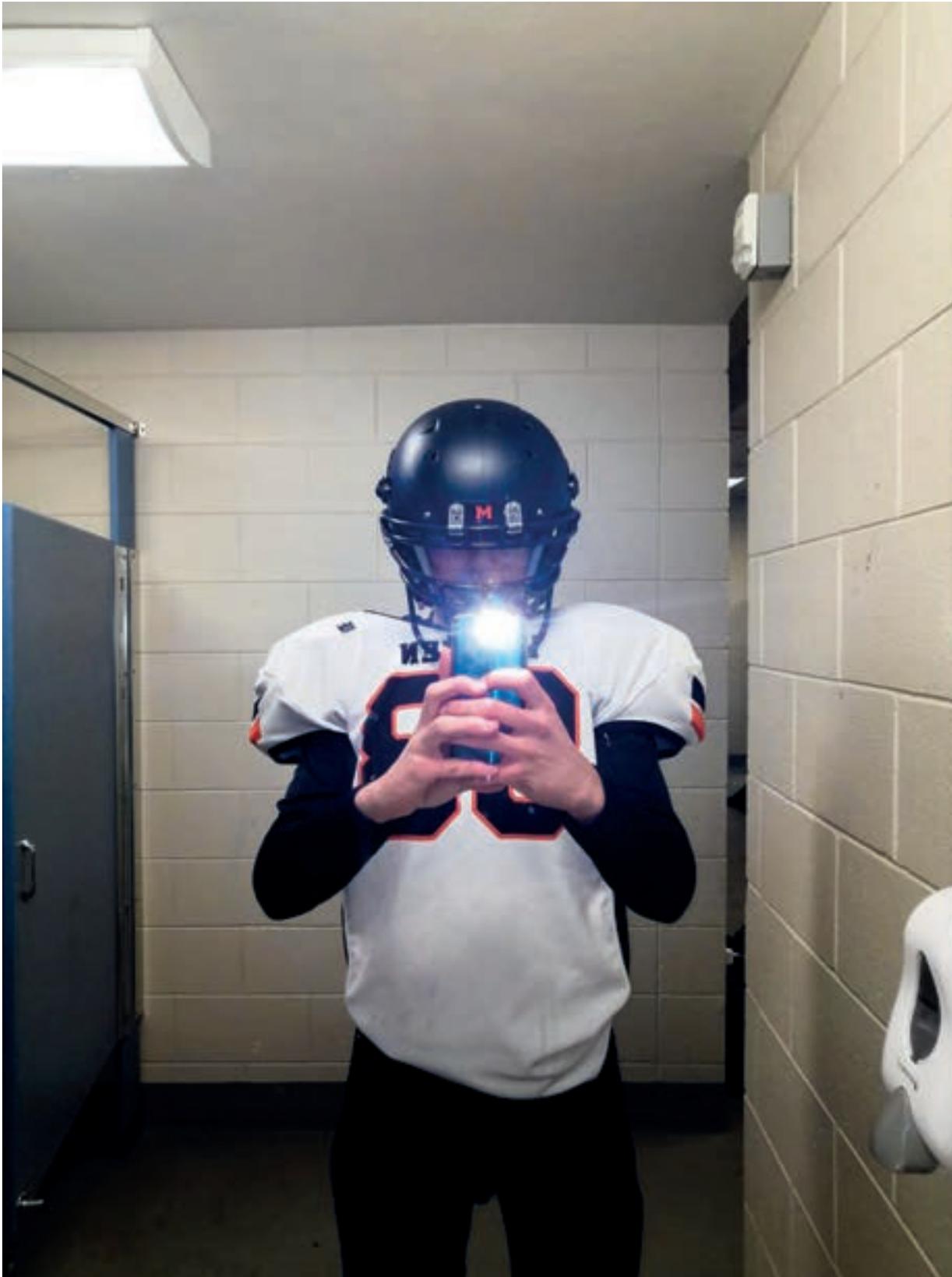
**Nous avons longuement parlé de l'hiver et des morts qui l'accompagnent. Tu m'as évoqué tous ceux qui t'ont quittée et que « [tu] sens/sais continuer à vivre en toi : Serge, ton père, ta mère, Jaap. »** Il m'est apparu à l'évidence que tu n'avais pas plus peur de l'idée de la mort que tu n'avais de détestation de sa saison. Tu t'es émue du passage d'une buse dans le ciel blanc, des feuillages gelés et du sol craquant. Tu m'as lancé une belle phrase —que j'ai oubliée— où tu évoquais ce chemin que nous allons tous emprunter en soulignant que « tous nos morts nous ont simplement précédés. »

**Tu te dis à l'automne de ta vie et je sens que tu te délectes tout particulièrement de cette saison. Tu aimes son calme, sa lumière et surtout ses perspectives. Tu ne crains pas plus la solitude de ta maison que tu ne t'y enfermes.** Tu es toujours présente et active à nos côtés à PIE, tu chantes, tu donnes le maximum de lisibilité au travail artistique de Jaap... tu accueilleras de nouveaux projets. Tu me sembles avancer avec toujours plus de goût pour l'indépendance et la sérénité, sans désir de lutter et de t'opposer à la permanence ou à la fluctuation des choses. Tu m'as dit : « *Au fur et à mesure que l'on avance dans la vie toutes nos certitudes de jeune homme et jeune fille tombent. Jeune on affirme, on discute jusqu'au bout, on veut convaincre, avoir raison... et l'on se bat. Aujourd'hui j'échange des points de vue, mais j'ai perdu toute idée de convaincre qui que ce soit de quoi que ce soit. Je sais que les choses sont éphémères, fragiles et changeantes, qu'elles sont ce qu'elles doivent être au moment où elles le sont, en fonction des circonstances et des aléas, de ce que l'on a vécu et de ce que l'on est.* »

**J'ai pensé en t'écoutant à ce poème de Pessoa qui s'ouvre ainsi : « Quand viendra le printemps, si je suis déjà mort, les fleurs fleuriront de la même manière et les arbres ne seront pas moins verts qu'au printemps passé. La réalité n'a pas besoin de moi... »** et qui se conclut sur ce vers : « *Ce qui sera, quand cela sera, c'est cela qui sera ce qui est.* » Et j'ai pensé que ce chant pourrait être le tien.

Danielle aujourd'hui





**AUTO PORTRAIT EN COSTUME**

*Julien, Mancelona, Michigan — “Échange Trimestre” au Canada*

# BIEN ÊTRE et bien vivre à l'école

## Dossier *Trois Quatorze* — Sondage / Entretiens / Verbatim

### EN GUISE D'INTRODUCTION

*Le sujet scolaire est, depuis la création de PIE, au cœur de son projet et au centre de ses préoccupations. Quoi de plus logique, dans la mesure où les programmes de l'association sont tous et sans exception conçus autour de l'intégration scolaire en France et à l'étranger.*

*La question de l'éducation anime donc naturellement, et depuis des années, les pages de notre journal. Le temps nous semblait venu d'alimenter à notre façon le débat général portant sur la formation des adolescents et sur l'état de notre école. Une raison principale nous motivait : les participants PIE connaissent tous leur système scolaire (pour l'avoir « pratiqué » depuis l'enfance) et tous un autre système (pour avoir passé une année dans un lycée à l'étranger) ; ce double regard leur donne à la fois recul et profondeur d'analyse.*

*Nous avons délibérément choisi de ne pas nous focaliser sur la question des acquis scolaires, pour la bonne raison que d'autres le font de façon régulière (on pense notamment aux classements internationaux, type PISA — voir page 20) et parce que ni nous ni nos participants n'avons les outils —et donc la légitimité— pour le faire. À l'heure où il apparaît, de façon de plus en plus certaine, que les questions d'apprentissage et de plaisir sont intimement liées (voir l'entretien avec la psychiatre Gisèle George — page 12), il nous semblait très important de concentrer notre enquête sur cette seule notion de « Bien-vivre » (au sens de « vivre pleinement ») dans son lycée. Nous avons donc interrogé nos « anciens » sur le stress et l'anxiété scolaire, la fatigue, les relations professeurs/élèves, l'ambiance, la perception de la notation, la valorisation, la confiance en soi, etc.*

*Sur ce vaste sujet, il était particulièrement légitime de s'adresser aux participants PIE. D'abord et avant tout, parce que ces derniers sont, en tant qu'élèves (et parce que l'école leur est a priori destinée), les premiers concernés par ce sujet ; ensuite et surtout parce que le regard croisé des Français sur l'école étrangère et des jeunes étrangers sur le lycée français*

*permettait d'éclairer de façon subjective mais différenciée notre système éducatif.*

*3.14 a sondé les participants PIE des 5 dernières années (soit 1 300 participants environ). Plus de 300 ont répondu. Ce fort taux de retours —et la multitude de commentaires qui les accompagnent— prouve, d'un côté, que les adolescents ont un grand besoin de s'exprimer sur le sujet, et donne, de l'autre, de la force et de la crédibilité à l'ensemble des résultats.*

*Nous les publions, ci-dessous (pages 13 à 16) en les confrontant à l'analyse de Peter Gumbel, essayiste britannique qui a oeuvré tout particulièrement sur l'école française (pages 17 à 21) et à celle de Gisèle George, psychiatre spécialiste des questions portant sur le stress et l'anxiété chez l'adolescent (page 26-27). Nous complétons ce dossier par la publication des comptes rendus de quelques-uns de nos participants (page 28 à 34) : l'un a connu l'école coréenne, un autre les écoles canadienne et allemande, une troisième (qui est Colombienne) le lycée français... Chacun compare, chacun défend sa position et sa vision. Ce tour du monde des écoles enrichit l'analyse, de même que ce regard croisé, porté par une mère et son fils sur leur expérience scolaire à l'étranger, à 35 ans de distance (page 34).*

*Des lignes de forces puissantes se dégagent de ces points de vue, de ces rapports et de ces interviews. Toutes convergent plus ou moins dans la même direction, comme en témoigne le résumé des opinions que nous publions sous forme de visuel (pages 22-23).*

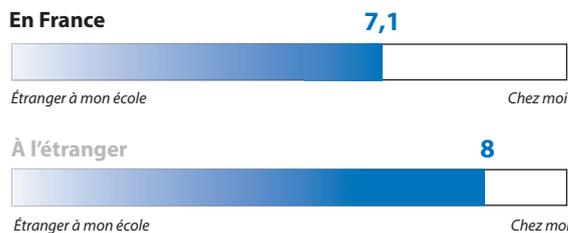
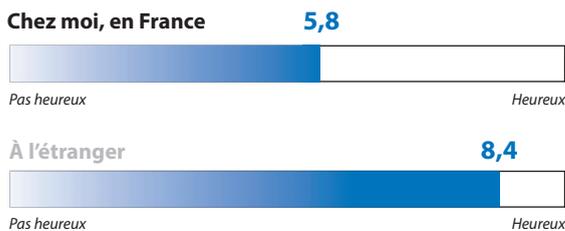
*PIE est née d'une volonté, plus ou moins consciente, de permettre à ceux qui se sentent un peu à l'étroit dans leur monde et dans leur école de prendre, pour quelque temps —et quelque part— une longue et profonde respiration. Un des objectifs de l'association est d'aider ces adolescents à entrouvrir une porte, à se nourrir d'ailleurs. Tous ceux qui acceptent de témoigner dans ce numéro consacré au « Bien-être » à l'école, nous confortent dans l'idée que cette intuition était bonne.*

# SONDAGE PIE / LE BIEN-ÊTRE À L'ÉCOLE

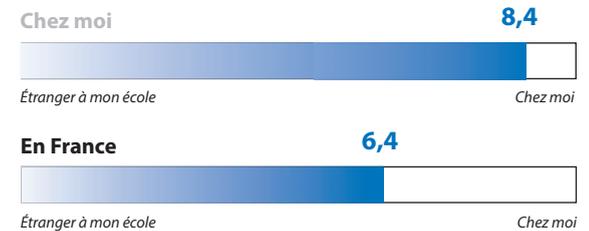
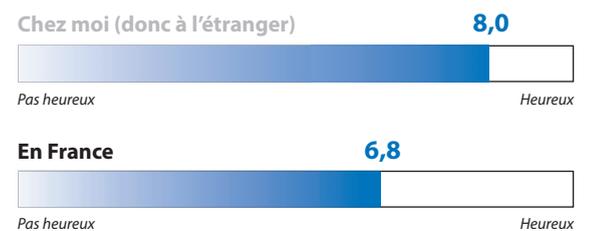
Ce sondage a été réalisé en février 2020 par TROIS QUATORZE. Notre journal a consulté les participants PIE des 5 dernières années (soit 1300 personnes environ). 300 d'entre eux ont répondu (220 Français ayant connu un lycée à l'étranger et 80 jeunes étrangers ayant vécu une année dans un lycée français). Les résultats, sans appel, viennent souligner les

spécificités du système français et conforter les enquêtes publiées au niveau international. Ils font apparaître l'aspect particulièrement contraignant de l'école française en termes de gestion de la vie du lycéen. Mais, il est entendu que les résultats doivent être nuancés eu égard au public consulté (niveau d'études, milieu social et singularité de nos participants).

## RÉPONSES DES PARTICIPANTS FRANÇAIS PIE



## RÉPONSES DES PARTICIPANTS ÉTRANGERS PIE



### 1/ Étiez-vous heureux d'aller à l'école ? (note sur 10)

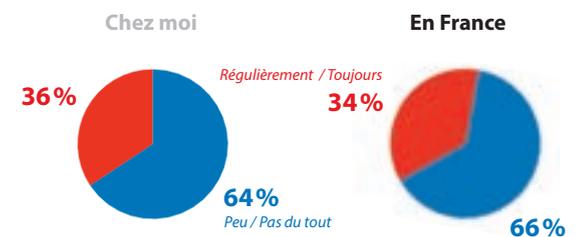
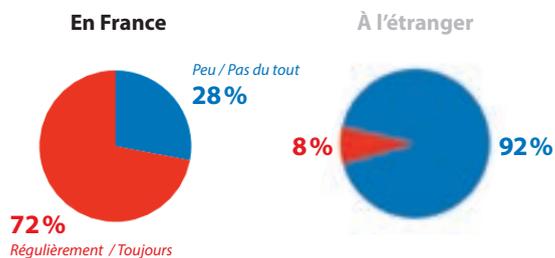
*Les lycéens (de France et d'ailleurs) sont moins heureux en France qu'à l'étranger.*

### 2/ À l'école, vous sentez-vous chez vous ? (note sur 10)

*C'est en France que l'on se sent le plus "étranger" à son école.*

### 3/ À l'école étiez-vous très stressé ou anxieux ?

*L'école française est très stressante... Particulièrement pour les lycéens français... lesquels ne stressent plus à l'étranger.*



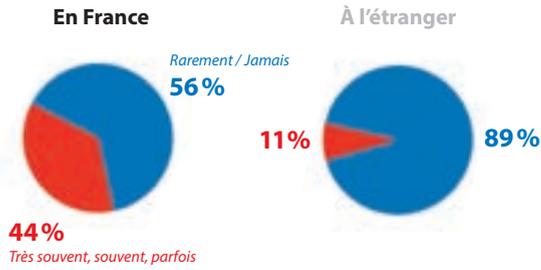
La pression des notes et des résultats

77%

4/ Dans votre lycée français, quelle était la cause principale de votre excès de stress ?

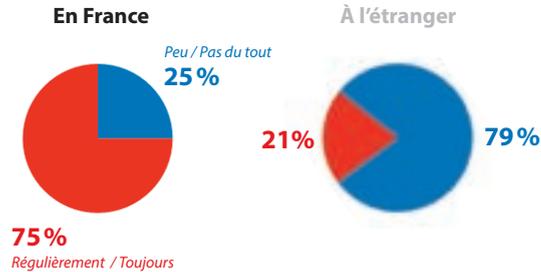
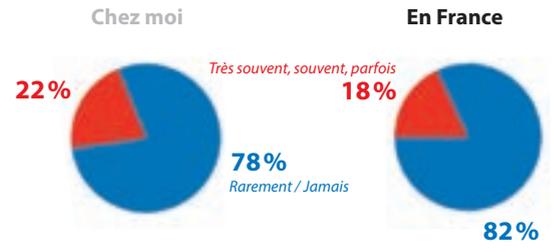
La fatigue

55%



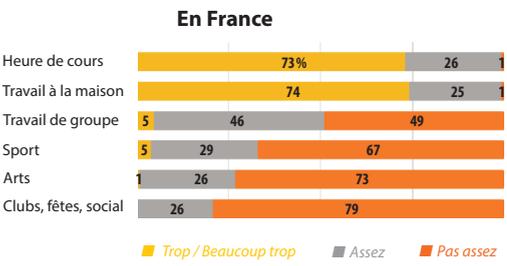
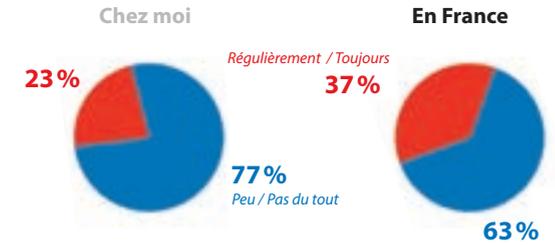
**5/ L'idée d'aller à l'école vous a-t-elle déjà rendu malade ? (insomnie, boule au ventre...)**

Le lycée français rend assez souvent les Français "malades"! Changer d'école semble être un bon remède.



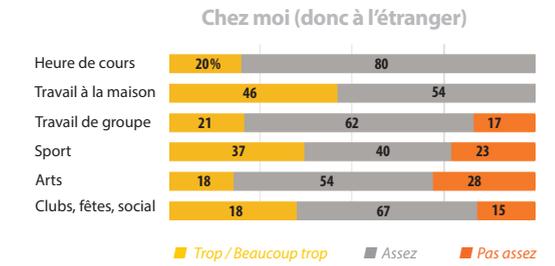
**6/ Êtes-vous fatigué ou surmené physiquement ou psychologiquement par l'école ?**

Le lycée français est plus fatigant que les lycées étrangers. Les 3/4 des élèves français disent souffrir de la fatigue.

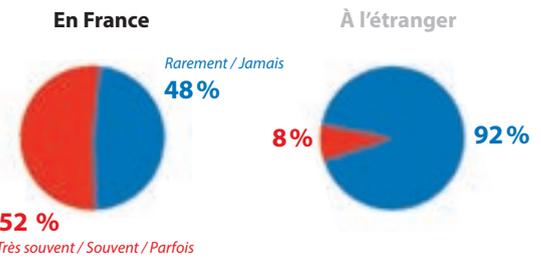


**7/ Trop ou pas assez : Heures de cours / Travail à la maison / Travail de groupe / Sport / Arts ?**

Les Français jugent qu'ils travaillent trop et que leurs activités sont très déséquilibrées. À l'étranger, les lycéens sont globalement satisfaits de l'équilibre.

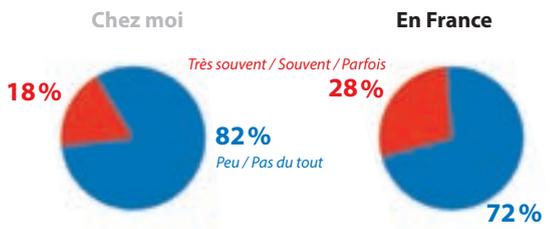


**8/ Dans votre pays, estimez-vous que les élèves sont valorisés ?**



**9/ À l'école, vous êtes-vous déjà senti humilié/offensé ?**

1 Français sur 2 (et 1 étranger sur 3) estime avoir été humilié ou offensé à l'école française ; contre 1 sur 10 (et 2 sur 10) dans une école à l'étranger. Une donnée inquiétante !



Chez moi, en France **4,2**



À l'étranger **8,6**



### 10/ Notez le niveau de confiance dans les relations professeurs/élèves ? (sur 10)

*Qu'ils soient Français ou étrangers, les lycéens jugent qu'en France, au lycée, la défiance est de mise.*

Chez moi (donc à l'étranger) **8,2**



En France **5,8**



En France



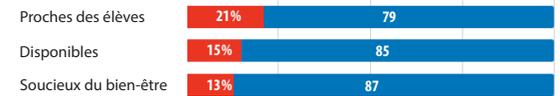
À l'étranger



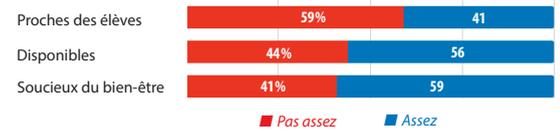
### 11/ Les profs sont-ils assez ou pas assez : proches, disponibles et soucieux du bien-être des élèves ?

*Les notions de proximité, de disponibilité et de bien-être ne sont pas, en France, au cœur des relations entre professeurs et élèves. Ce constat est unanimement partagé.*

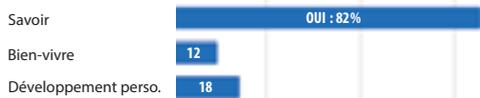
Chez moi (donc à l'étranger)



En France



En France



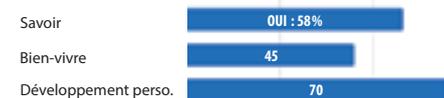
À l'étranger



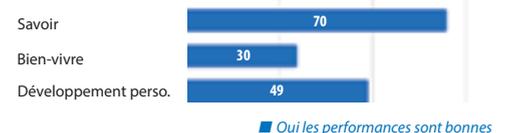
### 12/ Pensez-vous que les performances des systèmes (en termes de savoir, bien-vivre et développement personnel) soient bonnes ?

*Tous, en France et à l'étranger, s'accordent pour penser que le lycée français est performant en termes de savoir mais beaucoup moins en termes de bien-vivre et de développement personnel. Les Français sont persuadés que leur école est particulièrement performante, ce que viennent contredire les classements PISA.*

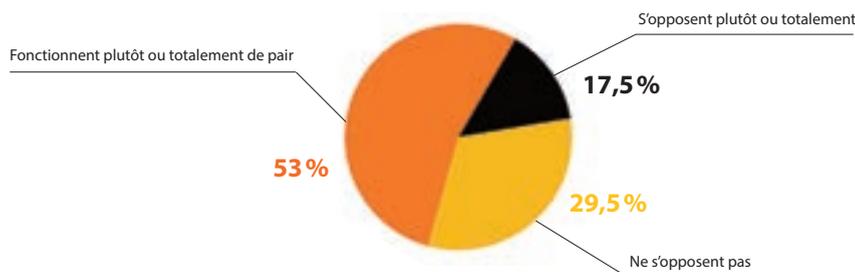
Chez moi (donc à l'étranger)



En France



### 13/ Pensez-vous que les notions de "bien-être" ou "bien-vivre" (à l'école) et "d'exigence scolaire" (en termes de connaissances, de compétences et d'acquis) s'opposent ou qu'au contraire elles fonctionnent de pair ?



*Cet avis, franchement assumé —et confirmé par ailleurs par les recherches en sciences cognitives (voir page 28)— s'entrechoque clairement avec celui exprimé à la question précédente.*

*\* Le bien-vivre était défini dans l'enquête comme une façon de vivre pleinement et de façon équilibrée au sein de l'école.*



Après l'école, du travail à la maison ! — Photo : Joseph Cabanis

**14/ Est-ce que le fait d'être parti à l'étranger et d'avoir été scolarisé sur la longue durée dans une "autre" école a changé votre rapport à l'institution scolaire ?**



*Pour comprendre la portée de ce changement, on lira l'ensemble des "verbatim", rapportés en pages 28 à 32*

**15/ Si oui de quelle façon ?**

<b>Fierté personnelle</b>	<b>57%</b>
<b>Confiance</b>	<b>67%</b>
<b>Distance / Recul</b>	<b>26%</b>
<b>Sérénité</b>	<b>40%</b>
<b>Autonomie</b>	<b>69%</b>
<b>Maitrise d'une autre langue</b>	<b>92%</b>
<b>Motivation</b>	<b>75%</b>

# CHANGEONS L'ÉCOLE, CHANGEONS D'ÉCOLE

## entretien avec Peter Gumbel

Journaliste, auteur et essayiste britannique, Peter Gumbel a été longtemps correspondant du *Wall Street Journal* en Europe puis du *Time* et de *Fortune*. En 2010, il publie *On achève bien les écoliers*, un essai sur le système scolaire français qui fait grand bruit, suivi en 2013 de *Elite Academy* et, en 2015, de *Ces écoles pas comme les autres*. Il est aujourd'hui directeur éditorial au *McKinsey Global Institute*. Trois Quatorze a choisi de lui présenter les résultats et les commentaires les plus significatifs de l'enquête que le journal a menée auprès de ses participants et de les confronter à son analyse. Le débat porte sur la pression exercée par le système scolaire français et les moyens de s'y soustraire.



**3.14 — En 2010, votre premier livre (« On achève bien les écoliers ») a marqué les esprits. Vous y dressiez un tableau lucide mais accablant de la relation des élèves français à leur école. À l'époque, notre système scolaire était considéré comme presque intouchable. Comment votre livre avait-il été accueilli ?**

Peter Gumbel — Le fait de ne pas être Français m'a beaucoup aidé. Le fait que je ne sois pas partie prenante du système me donnait une forme de crédibilité. J'avais un regard neuf, je pouvais plus facilement

établir un constat objectif, voir ce qui fonctionnait et ce qui ne fonctionnait pas, analyser les différences entre les systèmes.

---

### Le stress scolaire : un mal français ?

---

**Les résultats de notre enquête sur le bien-être viennent aujourd'hui confirmer ce que vous avanciez, il y a déjà dix ans, dans ce recueil. Pour tout ce qui touche à la notion de bien-être à l'école, les lycéens français jugent très sévèrement notre système. Les élèves français se disent particulièrement anxieux (question 3 en page 13), fatigués (question 6) ; ils sont souvent « malades » à l'idée d'aller à l'école (question 5) et se sentent la plupart du temps totalement sous pression. Et ce constat — c'est particulièrement intéressant — est confirmé par les lycéens étrangers qui « pratiquent » et connaissent notre lycée. Quelle part a pris cette notion de niveau de stress et de mal-être des élèves dans votre analyse du système scolaire français ?**

Une part prépondérante. Il apparaît à travers toutes les enquêtes qu'en France le niveau de stress ressenti par les élèves est très élevé. Ce point est indiscutable et la question reste clé car elle influe sur tout le système. Deux choses se dégagent avec évidence. Premièrement, les écoliers français souffrent d'un manque de sentiment d'appartenance à leur école : les sondages PISA font apparaître que, tous pays de l'OCDE confondus, 80 % des élèves

se sentent membre à part entière de leur école. Or ils sont moins de 50 % en France ! La France à ce niveau fait donc figure d'exception. Or, ne pas se sentir « chez soi », mais « étranger » à son école (réponse 2) induit déjà un fort niveau d'inquiétude. Ajoutons à cela la question de la pression exercée par les résultats (pression exercée tant par l'école que par les parents) et la peur de l'échec qui la sous-tend (réponse 4), et l'on comprend alors que les Français n'aient pas confiance en eux à l'école.

**La question du stress a des causes profondes au premier rang desquelles vous identifiez la peur d'être « déclassé » ?**

C'est certain, oui. En France, le diplôme est la pierre angulaire des études. Un des paradoxes du système est de condamner d'un côté l'élève à réussir (car « échouer » équivaut à être déclassé) et, de l'autre, de ne pas vraiment encourager sa réussite. Sans compter — et c'est plus problématique encore — que le système en lui-même, au lieu de se baser sur l'idée que tous peuvent et doivent progresser, est basé sur le principe de sélection et donc sur l'idée que certains — voire beaucoup — vont échouer.

**Voyez-vous une autre explication à ce niveau de stress particulièrement élevé en France ?**

Le manque d'exutoire, à n'en pas douter. Les lycéens trouvent les cours trop longs et trop nombreux (F). Leurs journées sont particulièrement harassantes. Or, ils n'ont quasiment aucune échappatoire : très peu de sport, de musique, d'art, pas de clubs. En Angleterre, aux États-Unis, on passe deux ou trois après-midi par semaine à faire du sport au sein de l'école, ou du théâtre... Cela fait totalement partie de l'éducation. Les activités physiques, artistiques, sociales et autres viennent contrebalancer les cours dits académiques. En Allemagne ou aux États-Unis, il y a, par exemple, des orchestres (ou « Band ») au sein du collège ou du lycée. Tous ceux qui y participent sont non seulement amenés à faire preuve d'engagement et de rigueur, à développer leur sens de la discipline individuelle et collective... mais ils sont par ailleurs très valorisés par ces pratiques, car ils deviennent les porte-drapeaux de leur lycée. Tout cela les motive, leur permet de relâcher la pression et de se dégager du stress. L'école française ne propose aucune soupape de ce type.

**Vous partez de l'hypothèse qu'il y a un lien direct entre bien-être, motivation et performance, n'est-ce pas ?**

Le sentiment d'appartenance et la possibilité de bénéficier d'exutoire entretiennent le bien-être, lequel bien-être est indispensable à un bon apprentissage. Toutes les recherches le prouvent. Si on se sent bien à l'école, il se produit ce qu'on appelle une « autorégulation de



Une classe française au XIX<sup>e</sup> — La Tache noire, Alfred Bettannier — 1887

l'apprentissage » : on est heureux d'aller à l'école, on s'investit, on travaille, on a des résultats, on est plus heureux encore, etc. Un cercle vertueux s'installe. Si l'élève sort de ce cercle, il est dégoûté et il décroche. Ce qui est très curieux, c'est que l'on connaît tout cela parfaitement depuis trente ans (au niveau du ministère, des académies...), mais que l'on se refuse à mettre l'accent sur la motivation, notamment au niveau de la formation des enseignants et dans le système d'évaluation.

**Vous considérez la question de la fin des études comme un révélateur de ce mal français. Pourquoi ?**

Oui, car c'est un moment symptomatique des relations entre les lycéens et l'institution. Les élèves ont passé quinze ans à l'école ; ils ont validé leur scolarité par un diplôme qui a mobilisé l'essentiel de leurs forces et de leur énergie (lequel diplôme s'inscrit comme la pierre angulaire du système)... et les voilà qui s'apprentent à quitter leur école, sans un mot, sans un commentaire et sans un bruit. Or, comment cela se passe-t-il ailleurs ? En Allemagne, en Angleterre —et encore plus aux États-Unis—, on fait une belle cérémonie, on organise une remise des diplômes, on remercie les profs... en un mot : on fête l'événement. En France, en général, il ne se passe absolument rien.

**Un élève nous décrit parfaitement cela : « Le dernier jour est d'une grande tristesse. On a stressé 10 ans pour passer le bac ; on se retrouve un matin sous des panneaux gris ; on joue des coudes pour consulter les résultats ; on manifeste sa joie dans son coin (ou bien on pleure) et on s'en va... Et c'est fini ! » Un autre compare la fin de la scolarité à la « quille » (« vivement qu'on se tire ») et l'assimile à une fin de conflit.**

Oui c'est exactement cela. Toute proportion gardée, on « fuit l'enfer ». Parfois même, les élèves mettent le feu aux poubelles ou dé-

truisent quelque chose. C'est un rite de passage par la négative. Cette façon de dire « au revoir » à son lycée en dit long sur le rapport des Français à leur école. C'est un véritable révélateur.

**Vous dénoncez souvent le fait qu'en France les élèves moyens sont découragés, que les plus faibles sont enfoncés et, de façon presque paradoxale, que même les meilleurs se sentent dévalorisés (ex. : prépa grandes écoles). Plusieurs de nos sondés disent que tout au long de leur scolarité ils ont entendu des phrases du type : « Je n'ai jamais eu une classe si nulle ! » « On ne pourra rien faire de vous ! » Comment expliquer ou justifier cette culture du dénigrement que vous pointez du doigt ?**

On est là aux antipodes de ce qu'il faut faire. L'école française a du mal à se mobiliser sur l'idée d'encouragement. « *Je vais vous aider à progresser et à réussir* » ne fait absolument pas partie de sa grammaire.

**D'où nous vient cette culture ?**

J'ai beaucoup réfléchi à cette question. Il y a deux camps. Ceux qui disent : « *L'école est comme ça parce que les Français sont comme ça* » ; et ceux qui disent « *Les Français sont comme ça parce que leur école est comme ça*. » Pour dénouer cette histoire d'œuf et de poule, il faut regarder, je crois, du côté de la logique historique et de celle de l'apparition des grandes écoles, au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces écoles ont toujours cherché à sélectionner les enfants et ont poussé ce principe de sélection à l'extrême. Ce système perdure au niveau des prépas : on veut trier et trier encore, jusqu'à garder les meilleurs... et il déteint forcément sur tout le système. Pendant longtemps cela a marché, car l'éducation en général était volontairement élitiste. Mais le système n'est plus du tout adapté à la démocratisation de l'éducation et au besoin évident et clairement énoncé par ailleurs que « tout le monde » —ou en tout cas le plus grand nombre— réussisse.



Une classe de primaire (CM2) — Lozère, Essonne, France — 1971



Une classe de secondaire — France — De nos jours

## Évaluation et sélection

**Les élèves étrangers sont frappés par le fait que les lycéens français sont traumatisés par l'évaluation permanente à laquelle ils sont soumis. D'après eux, en France, les notes ne servent pas à évaluer les acquis ou le travail, mais à juger. Ce souci de la sélection permanente dont vous parlez aurait-il un lien avec la méthode d'évaluation ?**

Dans la plupart des pays, il est tout à fait possible d'avoir la note la plus haute. En France c'est quasiment impossible : la note est avant tout un outil de comparaison et de compétition. On n'atteint jamais vraiment le haut niveau. Le système ne sait pas donner des 20/20 ou des A, mais il attribue en même temps facilement des zéros. Ainsi, il décourage l'élève, qui va vite comprendre qu'il ne sert à rien d'en faire trop dans la mesure où le très bon résultat est inatteignable. Cette façon de procéder est donc très dévalorisante. Sans compter que la notation est très aléatoire : un « prof » peut décider de donner 12 là où un autre donnera 15. Il y a un manque de cohérence. Si la note sert simplement à sélectionner ou à mettre en concurrence et qu'elle ne valide pas la compréhension ou le travail bien fait par une vraie félicitation, elle va forcément décourager le plus grand nombre. Les résultats des évaluations internationales prouvent la médiocrité du système français à ce niveau-là. La notation à la française peut rapidement plonger les enfants qui ne suivent pas dans un cercle vicieux : démoralisation, démotivation, redoublement, décrochage... Quant à ceux qui sont très bons, ils n'ont pas forcément l'envie d'aller plus haut puisque leur effort, on l'a vu, ne sera pas assez récompensé.

**La plupart de ceux qui vont vivre une année dans une « High School » aux États-Unis, sont surpris de découvrir un système américain beaucoup moins anxieux que le nôtre. À l'opposé,**

**un grand nombre d'adolescents américains qui ont étudié en France s'étonne que les élèves français soient soumis à une telle culture du résultat. N'y a-t-il pas une forme de paradoxe à ce que ce pays (les États-Unis) qui incarne libéralisme et concurrence ait une école qui attache bien moins d'importance à la compétition entre élèves que l'école française ?**

On rejoint là le problème que nous avons identifié tout à l'heure : un système qui a pour logique et pour objectif la sélection entretient forcément la concurrence. Les États-Unis vont plus facilement partir du principe que tout le monde peut réussir à sa façon : qui en sport, qui en anglais, en musique, en maths, etc. Cette façon de penser permet plus facilement à chaque élève de se faire une place — sa place — dans l'école.

## Trouver sa place à l'école

**La question du travail de groupe (question 7) et de son développement très limité en France entre-t-elle dans cette même problématique ?**

On sait que le travail en équipe — qui consiste à se mettre ensemble pour trouver non seulement la bonne réponse, mais aussi la bonne méthode —, a des effets très positifs sur le développement personnel de l'élève. Le « Singapore Math » en est une parfaite illustration. Cette approche pédagogique, qui est basée sur la collaboration et la communication entre élèves (comparaison des raisonnements, verbalisation de sa pensée et de sa théorie, puis explication aux autres groupes), obtient d'excellents résultats. Or, en France, on est très loin de cela, voire à l'opposé : l'élève français est particulièrement isolé dans son travail... et il l'est bien plus que d'autres. Il est difficile, là encore, de ne pas rapprocher cette vision française individualiste de l'objet premier du système, qui consiste avant tout à sélectionner. Le monde moderne demande de savoir travailler en équipe.

**Il apparaît à lire les résultats de notre enquête que les élèves français n'ont pas confiance en eux et n'ont pas, à quelques exceptions près, confiance dans leurs professeurs (question 10). Et cela est confirmé par les étrangers qui comparent le lycée français avec leur propre école. Ils dénoncent des effets de « feed-back » parfois dévastateurs. Un sondé étranger écrit à propos du système français : « Au lycée il y a de la méfiance des élèves envers les profs et des profs envers les élèves, mais aussi des profs envers l'administration (et inversement), des parents vis-à-vis des profs et également de leurs enfants, des élèves envers les autres élèves, etc., etc. » Avez-vous été vous-même témoin de cette méfiance réciproque et quasi généralisée ?**

Absolument. Le stress et le doute ne touchent pas que les élèves : ils touchent les enseignants et même les directeurs d'établissements. Tout le monde est en guerre avec tout le monde.

L'état et la qualité des relations entre professeurs et élèves sont au cœur de la question du bien-être scolaire et de l'efficacité pédagogique. C'est ce que fait clairement ressortir une étude remarquable d'un chercheur néo-zélandais, laquelle démontre avant tout que la transmission est efficace si, de son côté, le professeur est capable de se mettre dans la tête de l'élève et si, depuis sa position, l'élève est capable de se mettre dans la tête du professeur (pour comprendre l'approche de l'enseignant et donc comprendre pourquoi, en tant qu'élève, il doit faire telle et telle chose). On doit rechercher cette symbiose, comprendre autant que faire se peut les pensées, les objectifs et les difficultés de l'autre. Des relations multilatérales dégradées vont à l'encontre de ce principe et sont donc particulièrement néfastes.

**Nos sondés pensent, à près de 70 %, que les concepts de bien-être et d'exigence en matière d'apprentissage fonctionnent plutôt ou totalement de pair. Mais cette idée n'est pas partagée par l'essentiel des acteurs du paysage pédagogique français. Le débat a-t-il lieu d'être ?**

J'ai été invité sur un plateau où un intervenant prétendait qu'il fallait nécessairement souffrir pour apprendre. C'est tout simplement absurde. Aujourd'hui, toutes les recherches prouvent que le cerveau bloque sous l'effet d'un trop grand stress et qu'il n'y a pas

d'apprentissage sans plaisir et sans motivation (NDLR : voir entretien en page 26). Tous ceux qui contestent ces données essaient de justifier l'injustifiable, à savoir : la souffrance de l'élève, le mépris dont on fait preuve à son égard. Beaucoup d'écoliers français se sentent, à un moment ou à un autre, humiliés. Or tout ce qui vous rabaisse est contraire à l'apprentissage. La question ne se pose donc même pas.

**Et la question de savoir si on met l'élève ou le savoir au centre du système ?**

C'est un débat typiquement français mais qui n'a pas lieu d'être non plus. Cette question rejoint le problème précédent. Il est impossible de ne pas tenir compte du récepteur.

## Bien-être et exigence pédagogique

**Les résultats PISA, même s'ils sont en progrès, ne sont pas très favorables à l'école française (voir ci-dessous). Et pourtant, les lycéens français et même les lycéens étrangers (qui connaissent l'école française) mettent en avant les qualités — tant au niveau de la réflexion que du savoir — de notre système. Vit-on sur un mythe ?**

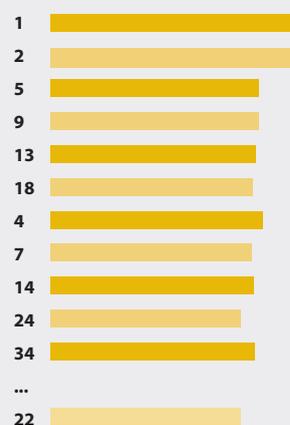
Je ne suis pas PISA-fétichiste. Ces classements ne sont pas l'alpha et l'omega. Pour autant, ils sont révélateurs d'un tas de choses et ont permis de remettre en cause des certitudes. Avant 2000 et les premiers classements PISA, la France et l'Allemagne se jugeaient excellentissimes (alors que ces deux nations étaient plutôt médiocres). L'Allemagne en découvrant ces classements a remis la totalité de son système en cause, pendant que la France remettait en cause les classements, au prétexte que la méthodologie était anglo-saxonne ! Aujourd'hui les choses ont changé : on prend conscience de certaines lacunes, qui apparaissent clairement à la lecture des différents classements et qui sont confirmés par des enquêtes propres à l'Éducation nationale. Ce qui est en revanche incontestable, c'est que le système français développe une certaine rigueur (structuration de la pensée, construction de l'argumentation, pensée philosophique, dissertation...) qui aboutit à la fameuse copie de philo-

# Résultats de l'enquête PISA 2018

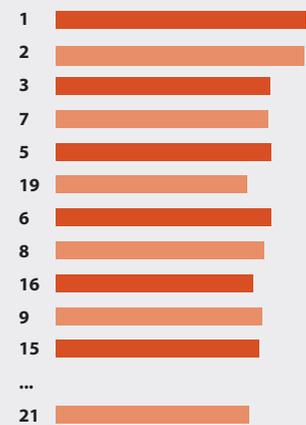
## COMPRÉHENSION DE L'ÉCRIT



## MATHÉMATIQUES



## SCIENCES



sophie du Bac, laquelle est assez unique en son genre. C'est à coup sûr un réel atout français. Mais le problème, c'est qu'il n'y a qu'un tiers des élèves qui arrive au bac général ; le second tiers des élèves s'oriente en effet vers un bac pro ou technologique ou est formé à une technique (le tout sans bénéficier de cet enseignement qui fait la fierté de l'école française) ; et le dernier tiers a décroché depuis longtemps ! Il est clair que ce goût pour la rigueur de l'analyse (grammaticale et autre), poussé très tôt (dès le collège) et à l'extrême en France, se développe au détriment du plaisir de lire et de découvrir : et cette approche élitiste laisse beaucoup d'élèves sur le carreau. C'est tout de même très problématique. D'autant qu'une des obsessions françaises (liée à l'idéal républicain) est d'avoir un système égalitaire... ce qui n'est absolument pas le cas.

### **Existe-t-il une école idéale ?**

Il n'y a pas de formule magique. Toutes les écoles se posent en effet des problèmes d'exigence et de compétence et s'interrogent sur la meilleure façon d'arriver à éduquer le plus grand nombre. Et tout cela se passe à un moment charnière où de nouvelles questions se font jour : quelles sont les compétences de demain ? quelles sont celles qui vont être requises ? comment les acquérir ? comment tenir compte des nouveaux outils et comment les intégrer ? Un tas d'études sont en cours pour répondre à ces interrogations. Ce qui est certain, c'est que le bien-être doit être considéré comme un véritable outil d'apprentissage et qu'il est évident que cet outil n'est pas assez pris en compte par l'école française. La tendance est particulièrement complexe à corriger dans une structure si fortement centralisée.

### **Dans quel sens ?**

La centralisation extrême ralentit ou neutralise les changements. Il y a des choses que l'on connaît parfaitement, des changements que l'on sait nécessaires et que l'on ne parvient pas à mettre en place.

---

## *Lutter contre le monolithisme*

---

***Vous dites avoir été frappé, en arrivant en France, par le fait que l'école était un sujet de discorde nationale. En France, on se mobilise activement (au sens où on descend en masse dans la rue) autour de ce qui touche à l'enseignement. On fait de même autour de ce qui touche à la « retraite » : les Français (on vient d'en avoir une nouvelle preuve) sont en effet ceux qui combattent avec la plus grande vigueur l'idée de longévité au travail. Ne peut-on pas établir un lien entre ces deux sujets ? Si l'on met de côté la question de la pure fatigue et celle de la pénibilité, ne peut-on pas expliquer notre rejet du travail à l'aune de notre condition d'écolier ?***

(Sourire). Je me suis posé la question de savoir à quel point la société française était modelée par son école. La structure des relations entre élèves et professeurs se reflète à n'en pas douter dans la structure des relations entre employés, dirigeants, syndicats, etc. La méfiance et la défiance —qu'on a repérées dans l'école française— est souvent de règle dans l'entreprise. Au vu du temps énorme que l'on passe à l'école (études primaires, secondaires, voire supérieures), il y a forcément des ponts et des passerelles entre ce monde et celui du travail. Il faudrait mener des études sérieuses et suivre des étudiants pendant trente ans pour mesurer l'impact du système scolaire sur leur vie personnelle et professionnelle.

***Concrètement, que peut-on changer pour améliorer l'école française ? À quoi doit-on s'attaquer en priorité ?***

Il faut faire évoluer deux éléments essentiels : 1°/ Revoir de fond en comble la question de la formation des enseignants. On ne peut pas se satisfaire d'embaucher les professeurs en se contentant de contrôler leur savoir et sans quasiment se préoccuper de la façon dont ils peuvent le transmettre. L'aspect pratique de l'enseigne-

ment est essentiel : or il est totalement négligé. 2°/ S'attaquer à la structure « Top-Down » du système : ministre, administration, chefs d'établissements... et, tout en bas de la pyramide, les enseignants ! Le tout chapeauté par une administration très bureaucratique, incapable de mobilité et de réactivité. Ajoutons à cela une absence de véritable travail d'équipe dans nombre d'établissements, voire même de projets pédagogiques. Au final, ceux qui sont en contact direct avec les élèves —à savoir les enseignants—, ne sont pas écoutés et sont infantilisés. En Finlande, pour prendre un des exemples le plus en vue, ce sont les enseignants (eux qui connaissent les enfants, leurs atouts et leurs difficultés) qui créent les programmes et les manuels en se basant sur leur expérience et sur le travail en réseau qu'ils effectuent autour de chaque matière. Tout, là-bas, part de la base. C'est exactement le contraire en France. Le système français est un système très lourd qui doit être décentralisé radicalement. Mais ce n'est pas pour demain. Car si « Changer l'école » est difficile dans tous les pays, c'est, du fait de la structure pyramidale, particulièrement difficile en France.

***Dans « Ces écoles pas comme les autres » vous vous êtes intéressé de près à tous ceux qui proposent, inventent ou mettent en place une nouvelle façon d'apprendre et offrent aux lycéens et aux parents des formes d'alternatives. Ces alternatives sont-elles une solution ?***

Je suis allé regarder un peu partout (Montessori, Freinet, Decroly, écoles à la maison, écoles internationales...) : je suis convaincu que certaines sont très intéressantes, d'autres moins. Mais ce qui m'est apparu avec évidence, c'est la nécessité d'accepter que l'école puisse être hétérogène. Il y a des méthodes ou des systèmes qui fonctionnent pour certains mais pas pour d'autres, ou alors qui fonctionnent sur une période donnée pour un élève et pas sur une autre période. Il faut laisser de la place à plusieurs formes d'approche au sein même de l'école. Il faut sortir du monolithisme.

***Il me semble que PIE fait justement la promotion de cette hétérogénéité. Plutôt que de « changer l'école », notre association a mis en place une structure qui permet aux lycéens de « changer d'école ». En quittant le lycée français pendant toute une année, les participants PIE ont la possibilité de sortir du cadre. Je voulais, pour finir, avoir votre avis sur cette forme d'éducation alternative.***

Oui c'est excellent. Cette expérience est forcément d'une grande richesse. Le décalage qu'elle induit donne nécessairement du recul aux élèves et ne peut que les aider.

***Je note avec intérêt que ce n'est pas l'acquis linguistique que vous mettez en avant. Nous qui mettons en place ces séjours, nous savons que l'apprentissage d'une langue sera toujours la motivation première des jeunes et des parents, mais nous sommes tout aussi persuadés que cet apprentissage du bilinguisme n'est pas la finalité. Et les résultats nous donnent raison : en effet, si les participants reconnaissent qu'avoir acquis une seconde langue leur a été très profitable (92 %), ils mettent également en avant le fait qu'ils sont revenus plus confiants (à 67 %), plus autonomes (69 %), fiers de leur parcours (57 %), plus sereins (40 %) et plus motivés (72 %).***

Cette expérience peut aussi être un révélateur de leurs forces et de leurs lacunes, elle peut être d'une grande aide pour adopter un autre point de vue et d'autres perspectives. Beaucoup d'élèves devraient avoir la possibilité de faire ça.

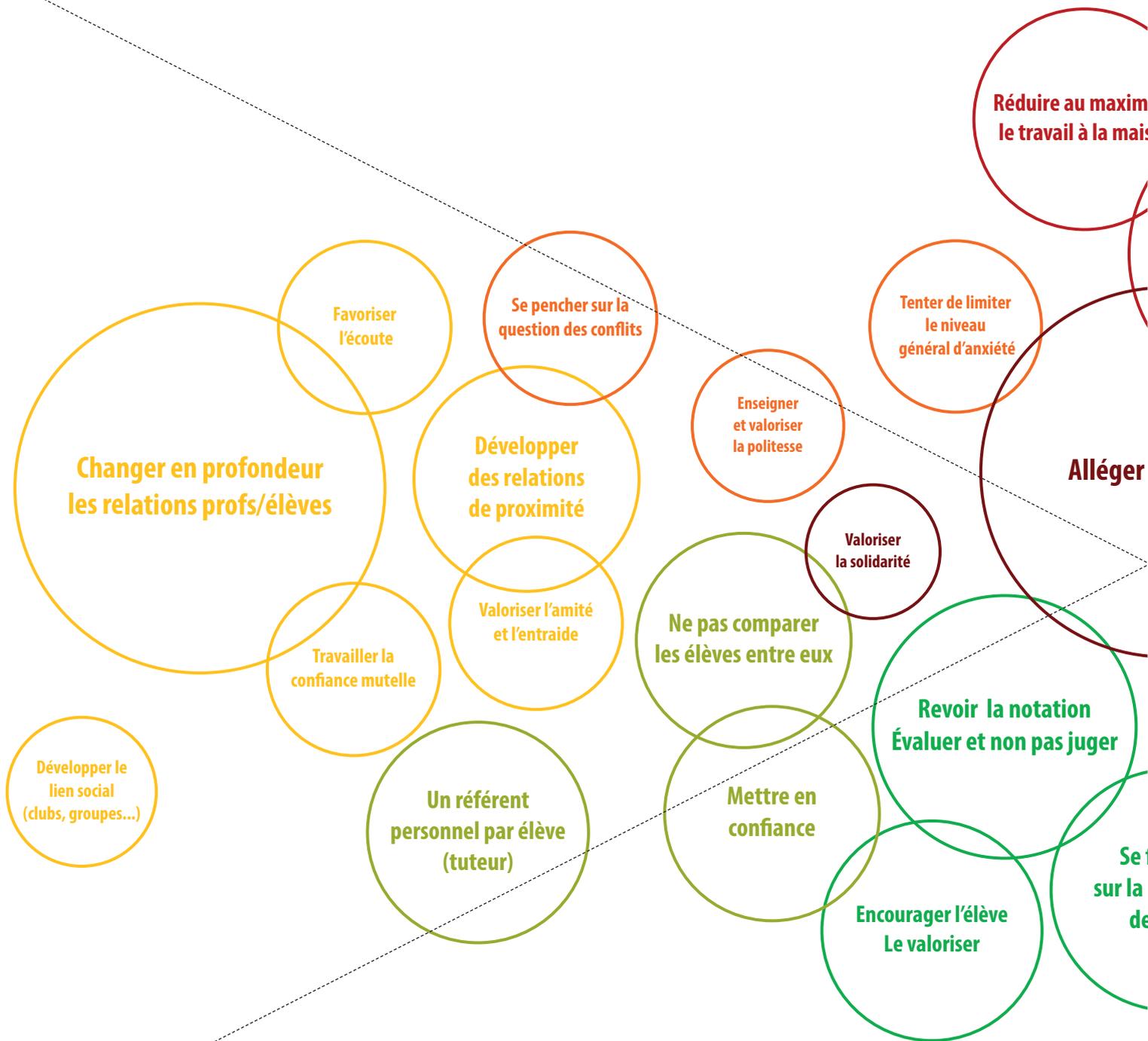
***Ces programmes restent freinés par des a priori du type : « C'est une année de perdue » ou encore « Mon enfant ne va pas se réadapter » ! Que répondre à ces remarques ?***

Elles nous ramènent à ce besoin impératif d'accepter le principe d'hétérogénéité. L'école doit s'ouvrir et offrir la possibilité à tous de sortir du moule.

# SI J'ÉTAIS MINISTRE de l'Éducation nationale

CE QUE JE CHANGERAIS EN PRIORITÉ POUR AMÉLIORER LE BIEN-ÊTRE ET LE BIEN-VIVRE AU LYCÉE

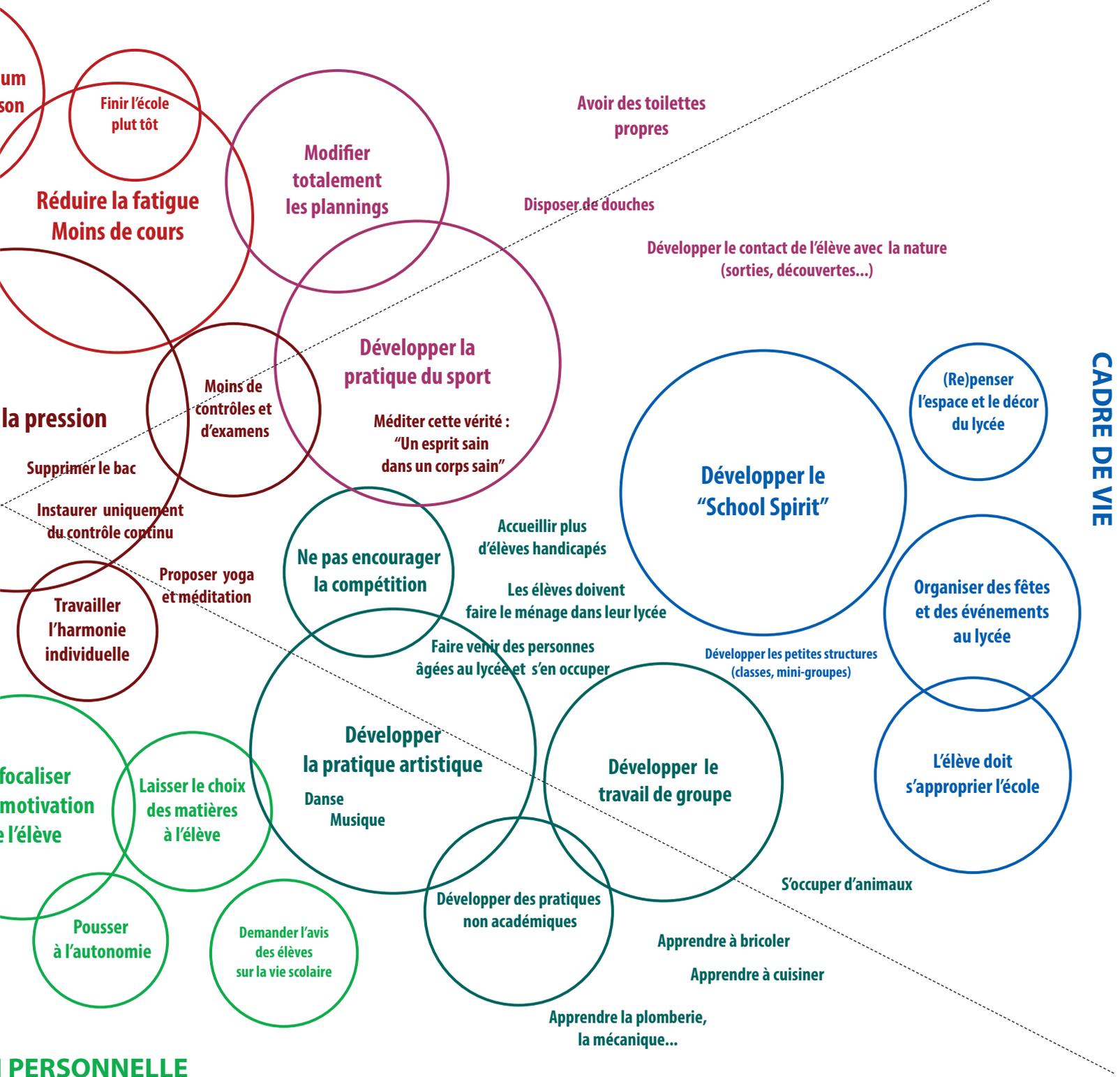
RELATIONS HUMAINES



VALORISATION

Cette infographie synthétise toutes les réponses à la question : "Si vous étiez ministre de l'Éducation, que changeriez vous à l'école française en matière de bien-être?" La taille des cercles est proportionnelle à l'occurrence des réponses. Ces dernières sont classées autour de quatre thèmes : la santé (rouge), les relations humaines (jaune), la valorisation de l'élève (vert), le cadre de vie (bleue). Plus on se dirige vers le centre plus la proposition de réforme touche à la notion de bien-être dans sa globalité. Cette synthèse est d'autant plus parlante que les lycéens qui ont répondu connaissent deux "écoles", puisqu'ils ont été scolarisés toute une année à l'étranger en tant qu'étudiant d'échange.

NTÉ



CADRE DE VIE

PERSONNELLE

# SI J'ÉTAIS MINISTRE...

Extraits des réponses des participants français et étrangers à la dernière question du sondage

J'allègerais le programme scolaire pour diminuer le stress des étudiants et des professeurs.



Je ferais comme au Canada : beaucoup de clubs le midi ou après les cours. Je trouve que ça permet aux élèves non seulement de pratiquer une activité (musicale, sportive ou artistique) mais aussi de s'ouvrir à d'autres personnes et même de voir les professeurs sous un autre jour. Le nombre d'heures de cours en France est vraiment trop important (des journées de 8 h jusqu'à 18 h la plupart du temps). Il est alors très difficile de se concentrer pendant une aussi longue période. Avoir moins d'heures de cours permettrait par exemple la mise en place de clubs ou d'associations dans lesquelles les élèves pourraient s'investir. J'ai trouvé qu'au Canada, les élèves étaient plus impliqués et que les cours débutaient d'une manière très ludique.

**Drôle de pays où on se bat pour que les adultes travaillent 35 heures et où on en impose 40 aux lycéens et où on leur ajoute du travail quand ils rentrent à la maison !**

Il faut créer du "School Spirit" : c'est un gros « plus » des écoles américaines ; c'est parfait pour la cohésion des élèves... et même des profs (journées à thème, matchs ou soirées...). Côté éducatif, la France a un bien meilleur niveau que les Américains parce qu'on en demande beaucoup plus aux Français pendant les cours ; c'est une source de stress, mais c'est selon moi un mal nécessaire. Ce stress pourrait cependant être adouci par un changement de pédagogie : cours plus ludiques et en finir avec cette hiérarchie pénible entre élèves et professeurs.



Il faut revoir la mentalité : en France, on est dans le jugement permanent. Tout le monde à l'école, à commencer par l'élève, est sur la sellette. Il y a un tas d'activités que l'on pratique aux USA et qui seraient considérées comme ringardes par des élèves français.

Je préconise : un volume d'heures de cours moins important ; la possibilité de faire plus d'activités extrascolaires (comme du sport, de l'art) qui sont des écoles de vie ; faire plus de travail de groupes ; avoir plus de temps pour échanger entre élèves et professeurs ; avoir des salles de classe plus conviviales et moins froides pour se sentir bien (relations sociales et environnementales, décoration) : mon but est de permettre aux élèves de s'ouvrir plus et donc de mieux vivre leur parcours scolaire. Je pense aussi que les établissements devraient être obligés de prévoir pour chaque élève un référent, une personne qui l'aide à se diriger et qui le guide dans ses projets.

Pour améliorer l'école française je suggère de mettre en valeur chaque élève (ses talents, ses réussites...), de penser à son épanouissement (le laisser choisir ses matières...). Je créerais du dialogue entre élèves et professeurs (car il est inexistant de nos jours en France), mettrais en place des séances d'échanges, sortirais de ce schéma « compétition » qui est omniprésent... En un mot je ferais en sorte qu'un élève qui se lève le matin se dise : "Aujourd'hui j'ai envie d'aller à l'école et d'apprendre des choses."

## Je voudrais que les relations profs/élèves se basent sur la confiance plutôt que sur la peur.

Si j'étais ministre de l'Éducation, je reverrais totalement la formation des profs.

Tous au départ, que l'on soit élèves ou profs, on a un amour d'apprendre ou d'enseigner. Mais on a perdu cet amour : on n'aime plus être à l'école !



J'ai étudié pendant plus de 7 ans l'anglais et j'avais des bonnes notes dans cette matière, mais quand je me suis retrouvée aux USA, je ne pouvais pas parler. Il y a une étudiante ukrainienne dans mon lycée : après 4 ans d'apprentissage de l'anglais dans son pays, elle était vraiment déjà bien avancée... je pourrais même dire bilingue. Je me suis donc rendu compte qu'en France l'apprentissage des langues commence très tôt, mais qu'il est très peu efficace.

Finir à 18 h, rentrer chez soi, travailler, manger...  
Il faudrait au moins supprimer la surcharge liée au travail à la maison... car le lendemain le réveil sonne tôt !

On doit s'inspirer d'autres cultures : faire participer les élèves aux tâches ménagères pour qu'ils aient envie de respecter le lieu et qu'ils ne dénigrent pas le travail des femmes de ménage ; on doit encourager aussi le travail d'équipe. Le système scolaire français ne prépare pas suffisamment les élèves à une vie d'adulte responsable.

Moi ministre je dis : développons le travail de groupe, apprenons à discuter, améliorons les relations profs/élèves ; créons de la relation en « one to one » entre enseignants et enseignés ; donnons plus de libertés aux élèves.

## Votre école est trop fatigante !

Il faudrait penser au développement de l'adolescent dans sa totalité et pas seulement en tant qu'élève, lui apprendre à gérer le stress et à se développer personnellement. Je supprime le bac et tout l'excès de stress qui l'entoure. Votre bac, votre système de notation et la pression excessive qu'ils produisent —sur les jeunes et les familles— provoquent un phénomène dangereux : les élèves se rendent au lycée pour être les meilleurs et pas pour apprendre.

Moi je change tout ce qui touche au bien-être... tout !

# L'APPRENTISSAGE nécessite un contexte émotionnel positif

## Entretien avec Gisèle George

Les sciences cognitives nous aident à appréhender les questions liées à l'apprentissage. L'éclairage du docteur Gisèle George sur les notions de stress, de motivation et de confiance en soi, met en relief les résultats de notre sondage et vient valider les préoccupations des adolescents quant à leur parcours scolaire, à leur relation à notre école et à leur désir « d'ailleurs ».



Le docteur Gisèle George, pédopsychiatre et psychothérapeute spécialisée en TCC de l'enfant et de l'adolescent, a notamment publié « Ces enfants malades du stress » (Anne Carrière / 2002) et « La confiance en soi de votre enfant » (Odile Jacob / 2007)

### 3.14 — Quel lien peut-on établir entre le bien-être et l'apprentissage ? Que nous disent les sciences cognitives à ce sujet ?

Gisèle George — On apprend mieux dans un contexte émotionnel positif. C'est la donnée de base et elle est fondamentale. Pour qu'une information s'imprime sur la mémoire à

long terme, on sait qu'elle doit être liée à un contexte positif ou au contraire à un contexte extrêmement négatif, voire traumatisant. Je donnerai à titre d'exemple, d'un côté Proust qui se remémore la sensation de la Madeleine dans la tasse de thé — car elle est liée au souvenir heureux de sa grand-mère —, et de l'autre le fait que l'on se souvient tous de ce que l'on faisait le 11 septembre.

### Peut-on apprendre en situation de stress ?

Il faut bien séparer la notion de stress de celle de l'angoisse. Le stress est un mécanisme normal et nécessaire qui va activer votre physiologie, votre cognition et votre comportement pour faire face à une situation à laquelle vous ne pouvez pas échapper. C'est une forme d'état d'hyper vigilance. Vous avez, par exemple, besoin d'une certaine dose de stress pour réussir un examen, mais si vous rajoutez de l'angoisse (qui fonctionne sur les mêmes circuits mais qui tient de la rumination négative), vous entrez dans une spirale qui nuit comme on l'a vu à l'apprentissage. C'est le passage de l'eustress » (réponse positive au stress) au « dystress » (qui est son pendant délétère).

### Comment passe-t-on de l'un à l'autre ?

Si les facteurs de stress sont trop intenses et/ou trop quotidiens, le risque est de plonger dans un état de fatigue qui peut être à la fois intellectuel, physique, moral... lequel état conduit à des difficultés de sommeil, de concentration, etc. Il n'y a plus d'adaptation possible : on est soudain dépassé, « overbooké ». La « boule au ventre » dont vous parlez dans votre enquête, est un des résultats de ce dépassement.

### Qu'est-ce qui chez un élève peut expliquer ce passage au mauvais stress ?

Si le matin, je dois me rendre dans un lycée où la pression est très forte et les règles très rigides, si je sais que je vais me faire disputer, que mes camarades ne vont pas être sympathiques et que je risque même une forme de harcèlement... quand je sais que je vais rester huit heures au sein de cette école... et quand j'ajoute à cela les deux heures de travail à la maison, la multiplication des exams, et le stress des parents et la crainte de l'avenir... on comprend que je fasse un « burn out ». Notre école nous soumet à ce genre de surdosage. En tant que médecin, je rencontre régulièrement des adolescents qui, du jour au lendemain, disent stop : certains ne peuvent même plus aller à l'école.

---

*“On sait qu'il n'y a pas d'apprentissage sans plaisir : celui qui adore va très bien faire.”*

---

### Peut-on apprendre sans être motivé ?

Non. On sait qu'il n'y a pas d'apprentissage sans plaisir et que « celui qui adore » va très bien faire. Mais pour apprendre, un simple contexte favorable et valorisant peut suffire. Cela nous ramène à la notion de contexte émotionnel positif.

### Dans quel sens ?

Dans le sens où la valorisation est une forme de motivation. On a tous besoin de reconnaissance. Si l'on pointe sans arrêt les failles de l'élève, il se démotive. Au niveau scolaire, c'est un mal français : une appréciation d'un professeur est bien souvent une litanie de choses qui ne vont pas ; le « Bien » est toujours accompagné d'un « mais » et le « Très bien » est quasiment exclu du langage. De la même façon, tenir compte des appétences des élèves est une source de motivation susceptible de favoriser l'apprentissage. Or dans le schéma français on oriente et on sélectionne par la négative : celui qui n'est pas bon en maths, étudiera le français, s'il n'est pas bon en français les langues, et s'il n'est bon ni en maths, ni en français, ni en économie, ni en langues, on le sortira de la « voie royale » qu'est la filière générale pour lui faire étudier une spécialité dénigrée !

### Pour résumer, on peut dire qu'on lance à celui qui étudie l'anglais le message qu'il est un matheux raté ?

Cette façon de penser est anti-pédagogique au possible car totalement dévalorisante. En ce sens, la nouvelle réforme du bac, si elle pouvait être appliquée correctement, serait profitable.

**Que nous disent les sciences cognitives du manque de confiance en soi ?**

La confiance en soi est un sentiment : le sentiment que je peux affronter l'obstacle. Elle est autrement dit l'antidote du stress. Elle met en jeu des mécanismes d'analyse et d'évaluation (de ses compétences, du danger auquel on a à faire face et de ses conséquences, des soutiens qui nous entourent). Ce sentiment nous amène à surmonter la difficulté avec les forces nécessaires. C'est pour cela que sans confiance en soi, on ne se lance pas, on ne fait rien. Concrètement, pour en revenir à la notion d'apprentissage, il est clair que si le professeur ne croit pas en l'élève, l'élève ne peut pas croire en lui, ne peut pas surmonter le stress : il ne peut donc pas avancer.

---

*“La « confiance en soi » est la réponse aidante au stress : son absence paralyse.”*

---

**Celui qui apprend tire donc sa confiance en lui de la confiance de l'autre ?**

Nécessairement. Prenons un exemple : un enfant est programmé pour se mettre debout, mais c'est grâce au sentiment de confiance qu'il peut se lancer. Une fois qu'il y parvient, il valide la stratégie qu'il a mise en place grâce à cette confiance : c'est ce qu'on appelle l'« estime de soi ». Mais tout tient au message qu'il a reçu au départ : « Tu peux le faire, tu es capable ! » Ce sont ces messages (qui peuvent passer par les mots, le regard, les attitudes)... que l'école française ne renvoie pas —ou pas assez— aux élèves. Elle agit même régulièrement dans le sens inverse. Il est courant, par exemple, que les professeurs convoquent les parents pour leur énoncer tout ce qui ne va pas avec leur enfant et souligner son manque de compétences. Les parents perdent aussitôt confiance, et ce manque de confiance va aussitôt rebondir sur leur propre enfant. Ce dernier se dit tout naturellement : « Si tout le monde pense que je suis nul ou que je ne vais pas y arriver, je n'ai aucune raison de ne pas le croire. »

---

*“Le bien-être ne dépend pas que des résultats académiques : il intègre le sport (et donc le corps), la pratique artistique, la vie de famille... et donc l'équilibre général.”*

---

**Dans ce cas de figure, on entre dans ce que vous avez défini comme un « contexte émotionnel négatif » ?**

Oui. La boucle est bouclée, mais de façon vicieuse, car on ouvre alors la porte à un stress maximum. Dans la mesure où la « confiance en soi » est la réponse aidante au stress, son absence paralyse.

**Comment expliquez-vous que les jeunes qui sont partis un an dans une autre école (dans un lycée à l'étranger) affirment, à plus de 60 %, qu'ils sont revenus plus confiants et plus motivés ?**

Parce qu'ils changent de système : ils se trouvent généralement dans des écoles qui travaillent plus sur les émotions positives et sur cette « confiance en soi ». Les adolescents se délestent alors de leur ancienne peau et, forts de la confiance acquise, développent les compétences qu'on leur avait dit ne pas avoir. Dans cette nouvelle configuration, ils réalisent bien souvent que le bien-être ne dépend pas que des résultats académiques, mais qu'il intègre le sport —et donc le corps—, la pratique artistique, la vie de famille... et donc l'équilibre général. Ils prennent du même coup conscience de leur personnalité propre.

**...Et comme ils sont fiers de ce qu'ils ont accompli en partant, la confiance est décuplée.**

Tout à fait. Vous avez arrosé les racines et vous avez ajouté de l'engrais : il est donc logique que la plante se développe. Il faut comprendre le bien-être comme un contexte pour vivre pleinement et non « survivre ».

*Entraide — Mäiwen, Kochi City, Japon*



# L'école coréenne ou l'esprit de communauté

Joseph, participant PIE, a passé son année scolaire 2018-2019 en Corée du Sud. Il évoque les différences majeures entre le système scolaire français et coréen en insistant sur l'aspect relationnel des choses et notamment sur la relation professeurs/élèves. L'école coréenne se distingue dans les classements PISA par son haut degré de performance : une preuve qu'un certain bien-être et une certaine exigence ne s'opposent pas.

En France, à l'école, on est globalement plutôt considéré comme un numéro. Personnellement, j'ai eu quelques problèmes de santé l'année qui a précédé mon départ en Corée et personne n'a vraiment tenu compte de ça... au contraire, j'ai plutôt eu l'impression d'être considéré comme suspect. La confiance n'était pas de mise. C'est un peu dur.

À mon arrivée en Corée, ce qui m'a frappé c'est la proximité avec les professeurs. On a tous un enseignant référent que l'on voit chaque matin de 8 h à 8 h 30 avant de commencer les cours. Il vous explique ce qui va se passer dans la semaine, les choses importantes (cérémonies, vie scolaire), et il est à l'écoute des problèmes que l'on rencontre (difficultés scolaires ou humaines). Dans mon cas, mon référent était mon prof d'anglais, ce qui a facilité le contact au début. Mais cette notion de proximité avec les profs dépasse le cadre du référent. Là-bas tous les profs sont impliqués. Pendant les cours, ils tracent leur route, ils vont vite, mais en revanche ils sont très disponibles pour vous aider en dehors des cours et durant les heures de soutien, pour expliquer et expliquer à nouveau si nécessaire.

***"On a tous un enseignant référent que l'on voit chaque matin avant de commencer les cours."***

En France, il y a un vrai souci de motivation, que ce soit du côté des élèves (je pense à tous ceux qui viennent en cours parce qu'ils doivent venir) ou du côté des profs. Nombreux sont ceux qui ne manifestent aucun plaisir à enseigner et qui ne s'impliquent pas. Heureusement il y a de vraies exceptions : certains profs sont très impliqués. On en croise tous dans notre carrière d'écopier ou de lycéen. Personnellement, j'ai eu en terminale un prof d'anglais qui, d'un seul coup, m'a fait faire un bond.

En France, il n'y a pas « d'esprit » scolaire et pas de vie collective ; en Corée, il y a des réunions, des fêtes, de vrais moments communautaires. Durant l'année, toutes les occasions sont bonnes pour se retrouver, pour partager : speech du proviseur ou de professeurs, moments de liesse, de recueillement, etc. Avant le passage du diplôme final (équivalent du bac), il y a une cérémonie d'encouragement et de mise en confiance qui est organisée, et qui est suivie d'un grand repas. Difficile à imaginer dans notre lycée !

Chaque établissement coréen organise également sa journée annuelle de fête : c'est particulièrement cool et convivial. En France, le lycée c'est les études et rien d'autres.

***"C'est un système très exigeant et compétitif, mais pour autant très droit... très donnant-donnant !"***

Pour autant ne croyez pas que là-bas on ne travaille pas. Quand on bosse, on bosse. Ça va vite et il y a une grosse exigence académique (un exemple : en cours de maths on est passés des puissances aux logarithmes à une vitesse fulgurante alors qu'en France on met 4/5 ans). Et si tu ne travailles pas, on ne tarde pas à te remettre dans le droit chemin. Le niveau est élevé (NDLR : les classements PISA de la Corée sont excellents). Les examens sont fréquents et durs, et à ce niveau-là, ça ne rigole pas : on classe les élèves au niveau national et les résultats influent sur les admissions en université. Au moment de passer ces examens, on sent une grosse pression. C'est donc un système très exigeant et compétitif, mais pour autant très droit... très donnant-donnant. Ce qui est surprenant c'est que l'ambiance générale reste plutôt détendue. Je crois que paradoxalement —et malgré ce classement national— les élèves sont moins dans la comparaison (et je me demande si, à ce niveau-là, le fait que le costume soit de rigueur et que tout le monde soit habillé pareil n'a pas son importance). Une année là-bas a changé mon regard sur notre propre école. En partant, tu prends du recul. Tu vois ce qui fonctionne ici et ailleurs et ce qui ne fonctionne pas. Tu relativises, tu apprends à regarder avec distance. Mais attention : notre regard est sûrement un peu biaisé car on aborde notre année à l'étranger un peu en visiteur, donc avec plus de légèreté, avec des enjeux différents, et sans comprendre ou assimiler tous les arcanes du système (primaire, universitaire, phénomènes d'usure...).

Ce qui m'a le plus intéressé dans cette expérience de bascule dans une autre école, c'est le fait d'être arrivé à l'étranger comme un homme neuf. Je n'avais pas de passé scolaire, pas d'étiquette. Avec notre statut de « nouveau », on échappe par exemple à ce fameux prof avec qui ça s'est mal passé l'année précédente et qui nous pourrit auprès des autres... Et puis, on repart un peu à zéro : on peut donc profiter de cette distance pour donner de soi l'image que l'on veut. Tout nous est donc permis. Cela n'est pas désagréable.



## **UNE CLASSE À DAEGU**

*Joseph, une année scolaire en Corée du Sud*

# Étudiants heureux, soyons Allemand !

Dans le cadre d'échanges éducatifs, William a vécu six mois à Ravensbourg en Allemagne, (il avait 12 ans), puis trois mois au Canada, à 16 ans. Il est actuellement en troisième année de Sciences-Po, à Eischtätt, en Bavière. Son éclairage triangulaire et forcément pointu (pour ne pas dire tranchant) des écoles et des systèmes affine notre vision et synthétise assez efficacement les données chiffrées de notre petit sondage.



À l'école : l'heure de la sieste — Image : Joseph Cabanis

L'école Canadienne m'a frappé par sa bienveillance, par l'attention qu'elle portait au bien-être de chacun. Le système veille à préserver l'originalité de chaque élève et à cultiver sa ou ses particularité(s). Je me souviens avec précision d'un cours de technologie de la communication à l'occasion duquel nous devions —dans le cadre d'un exercice pratique pour apprendre à maîtriser l'appareil— réaliser des prises de vue en extérieur. Nous avions 20' pour prendre, en toute liberté, des photos.

J'avais été frappé par le fait que ce qui était valorisé —alors même que l'exercice était technique— c'était l'originalité de ce que tu avais fait, le plaisir que tu avais eu à réaliser ton travail, et même le plaisir que tu avais à transmettre ce plaisir aux autres. Cela en dit long pour moi sur la façon dont cette école cherche à valoriser l'élève et à l'inclure au projet éducatif.

**“ Dormir en classe n'est pas forcément grave. L'élève est considéré en adulte et se sent responsable. On dépasse le cadre de la petite morale. ”**

En Allemagne, c'est la liberté accordée à l'étudiant qui est privilégiée. Cette école attend des choses précises de l'élève (des résultats, pour parler concrètement), mais elle n'impose rien en termes de parcours et de rythme. Chacun va à sa vitesse et à sa façon. Le fait que l'élève arrive en retard, sorte de la classe avant la fin du cours —dorme en classe ou même rate un cours, — n'a quasiment aucune importance. L'exigence ne se situe pas au niveau de l'approche personnelle en termes de comportement. On a, par exemple, au ni-

veau de la gestion du temps (durée de travail, rendu des devoirs) ou de la méthode de travail, une grande confiance en chacun et on laisse une grande liberté à l'individu. Conséquence première de cette approche : l'élève s'estime pris au sérieux, il est considéré en adulte et se sent responsable. On dépasse donc plus facilement le cadre de la punition ou de la « petite morale ». Si l'élève échoue, il assume ses échecs plus facilement. En un mot, il s'autogère.

En France, nous avons une exigence de posture. Pour être un bon élève, il ne s'agit pas seulement d'avoir de bons résultats : il faut être au premier rang, bien parler, être ponctuel (voire même arriver en avance), etc. : à tous les niveaux il faut devancer les demandes, presque faire du zèle. Pour s'intégrer à son école et en sortir grandi, l'écolier français doit cocher toutes les cases du « être bon élève ».

L'étudiant canadien (ou allemand) est considéré dans sa globalité : il est inscrit dans quelque chose de beaucoup plus vaste que son parcours académique. Il peut/doit faire du sport, pratiquer un art, jouer, s'amuser. En France, la structure éducative et les relations ne tournent qu'autour des stricts acquis. L'organisation spatiale en témoigne : pas d'espace de jeux, pas de salle de musique et si peu de sport ! En Allemagne, l'école intègre des lieux de détente, de défolement... elle est conçue et architecturée dans ce sens. En conséquence, et fort logiquement, l'élève pratique sport, théâtre, musique et autres... et sa journée s'articule aussi autour de moments de relâchement. Dans ma fac actuelle (à Eischtätt) —qui n'est pas du tout une fac de musique—, il y a des étudiants « musiciens » : ils peuvent pratiquer de façon très sérieuse leur art, lequel fait au bout du compte partie intégrante de leur vie. En France, à Sciences-Po, ce n'est pas envisageable ! En un mot, on tient compte ici comme au Canada de tous les aspects de la personnalité de l'élève et de tous ses besoins : le but est que celui-ci se sente bien dans sa peau. Une bonne académie en Allemagne est celle qui veille à l'équilibre général de l'élève et qui lui propose une formation complète. En France, au contraire, l'éducation est structurée autour des seuls résultats académiques.

Début décembre, j'ai été le témoin à Eischtätt d'un événement étonnant (un choc scolaire pour moi, élève français !) : nous étions en pleine période de travail et les profs ont organisé leur fête annuelle. Ceux parmi eux qui le souhaitaient se produisaient devant les élèves : ils chantaient, dansaient, jouaient de la musique ou aimaient la salle. J'ai vu mon prof de science-politique monter sur scène, vêtu d'un tee-shirt métal, et danser et hurler devant tous ses élèves sur du « Ramstein ». Tout le monde était à moitié bourré. Ça draguait, ça gueulait, ça dégueulait : un moment de défolement sans intrusion de type « jugement » de la part des profs, bien au contraire. En règle générale, les enseignants sont assez contents de savoir que leurs élèves s'accordent des moments « soupapes » et sont prêts eux-mêmes à y participer.

Au niveau de la notation, le Canada —sans être aussi exigeant que la France— attache une certaine importance aux notes. La compétition existe, mais elle est plus le fruit de la concurrence entre élèves (sur le mode « j'ai une meilleure note donc je suis plus intel-

ligent, donc je suis “remarquable” ») que de l'exigence proprement dite de l'institution. En France, les notes sont très humiliantes ; elles véhiculent la « peur » : de la punition, du regard et du jugement du prof. L'élève a globalement peur de ne pas satisfaire à l'attente de l'autorité : le prof, l'administration, les parents. En Allemagne, la notation est d'avantage un outil d'évaluation. Si on a une mauvaise note, cela signifie qu'il faut revenir sur ce qui n'est pas acquis (travail à recommencer, rattrapage, nouvel examen, etc.). La note sert simplement à constater et à estimer, nullement à émettre un jugement sur la personne ou à comparer deux élèves entre eux... ni même à les sélectionner. Il n'y a pas de pression liée à la notation pour la bonne raison que la note n'est pas au centre du système.

## ***“L'école allemande est plus légère !”***

J'ai été assez heureux dans les trois systèmes, mais il est clair pour moi que le système allemand est celui dans lequel j'ai été le plus à l'aise. Au Canada, j'ai ressenti une certaine pression liée aux groupes sociaux (type « Les beaux gosses qui font du football américain », les « Cheerleaders »). En France, c'est très particulier : on craint toujours d'être « déclassé ». L'élève français vit sous une tension permanente qui se nourrit d'humiliation et de peur d'être laissé sur le bord du chemin. Il est confronté sans cesse au : « Qu'est-ce que vous faites là ? ici, c'est réservé à l'élite ! » J'ai pu échapper personnellement et en partie à cette énorme pression, car j'étais bien intégré au système, mais cette pression est indéniable et puissante.

L'école allemande, pour sa part, s'attache moins à la surface des choses, à l'impression qui se dégage de l'élève, à son image. Elle n'a pas d'attente précise. Le tout est plus léger et plus décontracté.

Grâce à mes trois expériences à l'étranger, j'ai pu énormément relativiser. J'ai observé et vécu l'école française avec ce brin de distance qui me permettait de percevoir sa dimension ridicule. L'essentiel des choses ne se situait pas forcément là où on voulait me faire croire qu'il était. J'ai pu croire en moi sans forcément que l'on croie en moi. Mais je reconnais aussi que l'institution française m'a donné des structures solides. Si tu acquiers les bases de travail et de connaissance qu'est supposé t'apporter ce système et que tu te retrouves plus tard en Allemagne, tu exposes tout au niveau résultat ! Les élèves français qui ont franchi les étapes ont des automatismes que les autres n'ont pas et qui les rendent très efficaces (c'est vrai pour l'argumentation, la formulation, la rédaction, la capacité de synthèse). Maintenant il reste à se poser la question de l'intensité de la sélection qui permet la sélection de cette petite élite et la question du niveau de connaissance et de maîtrise atteint réellement par le plus grand nombre... On peut s'interroger aussi sur le fait que notre système a tendance à produire un étudiant type qui n'a pas le temps de lire un roman (personnellement je n'en n'ai pas ouvert depuis le bac), de faire du sport, de la musique... s'interroger sur ce moule dans lequel on le formate, on le modèle... et peut-être aussi sur les conséquences que cela a sur la vie future de tous nos écoliers... Mais tout cela est une autre histoire. Ce qui est sûr, selon moi, c'est que si l'on veut passer une scolarité heureuse et équilibrée, mieux vaut naître Allemand !

---

# L'autre versant de la médaille

Le point de vue de Monica, participante colombienne au programme PIE (2009/2010) est particulièrement intéressant. Ce regard d'une jeune étrangère vient confirmer ce que nous disent les résultats chiffrés de notre enquête, à savoir : une des particularités les plus pesantes de notre système tient à la distance entre professeurs et élèves et à la nature des relations sociales qui structurent notre école.

J'ai été placée à Toulouse. Mon Lycée se trouvait à 10 minutes à pied de la maison, ce qui représentait une amélioration par rapport aux 45 minutes de bus qu'il me fallait faire chaque matin et chaque soir à Bogota (quand le trafic le permettait !). J'ai été frappée à mon arrivée par le fait que les étudiants français jouissaient d'une plus grande liberté. Tout à coup je pouvais m'habiller comme je voulais : pas besoin de porter un uniforme. Pendant les pauses, j'avais la possibilité de sortir du lycée et d'y rentrer à ma guise (or, en Colombie il est interdit de sortir de toute la journée scolaire !). De mon point de vue, cela est plutôt positif, car cela témoigne d'une certaine confiance accordée à l'étudiant. J'ai cependant vite remarqué que les étudiants utilisent ce droit et en profitent pour fumer !

La relation élèves/professeurs varie d'un système à l'autre. Cette relation me paraît beaucoup plus distante entre les élèves français et leurs professeurs qu'elle ne l'est en Colombie.

De mon point de vue, le système en France est conçu pour accentuer la subordination de l'élève. En France, le piédestal sur lequel se positionnent les professeurs rend plus difficile l'établissement d'une relation de confiance. Les élèves se limitent à prendre des notes. En Colombie, des efforts sont faits de la part des professeurs pour aller un peu plus loin et développer une re-

lation avec leurs étudiants qui dépasse la seule transmission de connaissances. Il faut dire que le lycée colombien offre, tout le long de l'année, beaucoup d'activités extrascolaires : concours de danse, présentations de chants, journées de jeux, mises en œuvre de comédies musicales, etc. Cela induit et explique me semble-t-il que les élèves en Colombie sont plus reliés entre eux qu'en France, où les différents groupes d'amis de la classe sont très réparables et, d'après ce que j'ai vu, très fermés.

## ***“Les élèves sont plus reliés entre eux !”***

Le fait d'avoir pu expérimenter deux systèmes éducatifs différents nous donne un énorme avantage. Sortir de sa zone de confort et se rendre compte qu'il y a de bonnes choses qui se passent en dehors de chez nous est fondamental. Ainsi, pendant le reste de la vie nous sommes plus ouverts, toujours prêts à faire de nouvelles découvertes, à explorer d'autres systèmes. Nous pouvons nous appuyer sur les points positifs de chacune d'entre elles et apprendre des points un peu plus négatifs. À mon retour en Colombie, j'ai entamé mes années universitaires avec un esprit totalement différent de celui que j'aurais eu si je n'étais jamais partie. Je sais désormais qu'il y a un autre versant à chaque médaille.

# L'école française : ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être

## COUP DE GUEULE d'une "ancienne" participante PIE aux États-Unis

*"Pendant mon séjour et depuis mon retour, j'ai beaucoup réfléchi à la question de l'éducation. En France, il y aurait beaucoup de choses à améliorer... Quelques idées me sont venues" (Anonyme).*



*High School américaine — Maxime, Mechanicsburg, Pennsylvania*

En France, on est noté sur notre capacité de mémorisation et notre aptitude à rentrer en conformité avec le système. On apprend quelque chose par cœur que l'on va souvent oublier juste après le contrôle, pour pouvoir se focaliser sur la prochaine leçon.

***"Parfois, je frôle les crises de panique!"***

Moi, quand j'en ai eu fini avec le Bac —dès le lendemain en réalité— je ne savais plus rien de tout ce que j'avais appris pendant mes années lycée. Seules quelques informations intéressantes sont restées mais le reste a disparu. Surtout les maths : l'école me les a faites détester. Pourtant, je suis une grande adepte des sciences et j'en raffole. Ce n'est pas normal que je n'aime pas les maths. Mais il y a une raison à cela : la pression des professeurs, la stupide idée que ceux qui sont forts en maths sont intelligents et les autres non, la pression sociale qui en découle, avec cette compétition par rapport aux notes, la pression parentale (qui tourne autour des notes également). Tout ceci m'a menée à développer une anxiété des mathéma-

tiques. Maintenant, dès qu'on attend de moi un résultat, j'ai du mal à faire des calculs relativement simples : mon cerveau arrête de fonctionner et je me bloque. Parfois, je frôle même les crises de panique.

L'esprit de compétition est un gros problème. Il est alimenté par les professeurs et relayé de façon puissante par les élèves. Certains de mes professeurs classaient les copies par notes croissantes. Je peux vous dire qu'au moment de les rendre, tout le monde priait. On attendait la barre des 10/20 avec impatience tout en espérant la franchir. Est-ce normal d'imposer un tel niveau de stress pour une simple note... laquelle n'aura pas vraiment d'impact sur notre vie ? Au lycée, notre vie se résume essentiellement aux cours... qui nous permettront d'avoir le diplôme... pour ensuite aller en université et réussir notre vie. Et on en vient à nous faire croire que tout repose sur cette fameuse note. Est-ce que toute cette compétition est réellement nécessaire ? Avons-nous besoin, dans notre développement personnel, dans notre recherche d'identité (alors que nous sommes en pleine adolescence) de ces classements officiels qui « parlent » d'intelligence, qui effectuent un tri entre élèves « réussis » et « ratés » ?

On est clairement « matrixé » : 35 personnes réunies dans une petite pièce avec chacune des capacités cognitives différentes et qui reçoivent la même information à la même vitesse, ça ne peut pas marcher ! Comment peuvent-elles être au même niveau ? Chacun comprend les choses à sa façon et à sa vitesse. En petits groupes, chacun aurait plus de place pour parler, pour interrompre le cours quand il y a une incompréhension, il y aurait aussi de meilleures relations avec les professeurs qui transmettraient leur savoir à une poignée de personnes.

Parce que l'Éducation nationale a la paresse de réviser ses vieilles méthodes, elle continue sans cesse, sur sa lancée approximative, à essayer de rentrer le plus de choses possible dans le crâne de ceux qui peuvent suivre le rythme... et pendant ce temps, ceux qui ne peuvent pas sont laissés derrière. Et au sein même des filières générales, il y a la comparaison compétitive entre les S (scientifiques), les ES (économiques et sociales) et les L (littéraires), que je vous ai classés dans l'ordre décroissant, en fonction de la pensée officieuse, laquelle infuse peu à peu dans la tête des élèves. Et de fait, les S ont plus de chances d'être pris dans les bonnes filières supérieures que les deux autres. Cependant, la compétition ne s'arrête pas là, si on zoome encore dans la filière S (que j'ai suivie), on s'aperçoit qu'il y a un classement par rapport aux spécialités en Terminale. La « Spé SI », la « Spé Maths », la « Spé physique-chimie » et la « Spé science et vie de la terre » figurent ainsi en ordre décroissant dans la hiérarchie intégrée par les élèves.

Autre point que je n'ai pas mentionné : les cours de politique. Ça vous parle ? Non, et c'est bien normal puisqu'il n'y en a pas. Si je vous demande à quoi peut m'être utile la troisième loi de Kepler dans ma vie de tous les jours, je suis sûre que beaucoup d'entre vous ne sauraient même pas de quoi je parle. Le problème, c'est que l'école ne nous enseigne pas les fondamentaux. Pourquoi ne pas apprendre à cuisiner, à coudre et à comprendre la politique, la vie de la cité, l'organisation du gouvernement, etc. ?



*Lucas, Eden Prairie, Minnesota — Une année scolaire aux États-Unis*

## **Un air de fête, un air de fiction — Par Vincent, San Diego, CA, USA**

Premier jour de cours : la « High School » a organisé une grande « Assembly », c'est un vrai moment de convivialité où tous les élèves se réunissent par classe dans le gymnase. Les joueurs de football sont applaudis, les « Cheerleaders » et les clubs de danse font des démonstrations. Tout ça dans le but de saluer l'amitié et la bonne humeur qui se doivent de régner —et qui règnent effectivement— au lycée.

J'ai réalisé à partir de là qu'il y a quelque chose de cinématographique aux USA ; je me suis dit la même chose à l'occasion du « Homecoming » (bal de début d'année) lorsque la reine et le roi ont entamé leur slow ; de même à Halloween. Comme tout le monde, j'ai vu de nombreux films américains sur les « High Schools » et j'avais toujours pensé que c'était exagéré, mais ça ne l'est pas du tout.



*High School — Otaki College, Wellington, Nouvelle-Zélande*

## **Ré-apprendre — Par Siloée, Hastings, Nouvelle-Zélande**

J'ai eu beaucoup de chance d'être scolarisée à « Havelock North High School ». Ils y accueillent beaucoup d'étrangers, surtout des Allemands et des Japonais et se montrent très ouverts. Dans le cadre du sport, on part souvent en voyage dans l'île entière. Avec une amie norvégienne on est allées au championnat de course d'orientation de Nouvelle-Zélande sans avoir vraiment pratiqué auparavant. Ici, on choisit nos matières et le niveau auquel on veut les étudier. On doit en choisir six et il y a trois niveaux différents. Dans cette école, je n'ai pas ressenti énormément de pression comme j'en ai ressenti en France. En Nouvelle-Zélande, comme ailleurs bien sûr et comme partout j'imagine—, il y a toujours l'élève qui est bon en tout, mais on n'est pas toujours comparés et mis en compétition. On oublie ce concept de la recherche d'excellence et cette idée de toujours faire mieux. Un exemple : les profs montrent des choses différentes en fonction de la note visée par l'élève. Au final, c'est une scolarisation complètement différente de la nôtre. Je ré-apprends ici à faire certaines choses, mais différemment, et je prends un vrai plaisir à en apprendre de nouvelles. C'est pour cela que j'ai voulu faire ce voyage. Autant vous dire que je ne suis pas déçue.

# MÈRE & FILS : regard croisé de deux participants PIE, à 35 ans de distance

## La "High School" crée du lien — Par Marin, Siren, Wisconsin, USA

Ce qui est le plus frappant pour un Français qui arrive dans une « High School » américaine c'est la nature des relations avec les professeurs. Il y a moins de distance et plus de respect. On a une vraie proximité, mais pour autant la hiérarchie est respectée. Deux anecdotes : mon professeur d'ingénierie s'appelait Mr. Butt (autrement dit « M. Fesses ») : on plaisantait sur son nom et lui-même plaisantait sur le sien, mais sans que cela déborde ou devienne méchant (comme cela pourrait l'être en France). Quant à ma prof d'anglais, Ms. Thull, au tout début de l'année, quand elle a vu que je galérais en anglais, elle m'a organisé des cours particuliers de soutien : elle m'a invité avec des copains, ½ heure par jour, pour que je parle et je m'entraîne à la conversation.

Les élèves Américains sont clairement plus heureux d'aller à l'école que nous ne le sommes. C'est incomparable. Au lycée français on fonctionne par petits groupes, clans, castes. C'est sans doute lié au phénomène de la classe. Aux USA, ça circule plus, ça discute et ça échange : à l'intérieur de l'école, on se connaît tous. Il y a un véritable esprit de communauté. D'un côté les rapports sont complexes, de l'autre ils sont plus simples. En France on a beaucoup de « quant-à-soi » et cela crée une grande distance.

La « High School » américaine a une grosse capacité à intégrer : elle te propose un cadre de vie et crée du lien.

Dans un lycée français, les élèves français sont plus de passage : ils ne s'approprient pas leur école. Par contre, on travaille plus en France et on est vraiment focalisé sur les résultats. Aux États-Unis on ne peut pas dire que les notes les stressent, mais le niveau là-bas me semble clairement plus bas. Dans ma « High School », il était vraiment faible, mais ce qui m'a frappé, c'est qu'aux États-Unis, même l'élève le plus faible était valorisé... peut-être même trop parfois !



Souvenirs d'une année — Le livre de Marin

## Tout a changé, rien n'a changé — Par Bénédicte, mère de Marin et participante 1985/86

Il y a 35 ans, j'étais prête à passer le Bac, avec l'idée d'accomplir mon rêve : passer toute une année à l'étranger, découvrir un pays, faire une pause pour me donner le temps de réfléchir à mon « avenir »... J'avais tout tenté pour partir plus tôt —en fin de 3e— afin que cet « avenir » ne soit pas encore la principale de mes préoccupations. Mais mes parents, bien que très conciliants, avaient cédé à la pression du collège et du lycée : il fallait partir « Post-Bac » afin de ne pas compromettre mon avenir « Pré-Bac ». L'avenir... on ne parlait que de ça : le préparer ; choisir la bonne voie ; miser sur la bonne orientation ; travailler dur ; réfléchir ; surtout ne pas se tromper, ne pas compromettre cet « avenir », même lointain. Car le chemin choisi serait irrémédiable. D'ailleurs, étant en terminale littéraire, je savais déjà que jamais je ne pourrais être médecin ou ingénieure. Je le savais alors que j'avais à peine 17 ans et toute une vie devant moi...

35 ans plus tard, c'est un de mes fils qui est parti. Plus tôt que moi. Il me semblait juste de ne pas commettre la même erreur deux fois, celle de ne pas partir quand on est prêt. Tout semblait différent pour lui : l'époque avait changé, plein de réformes étaient passées, dont la dernière, tellement bien sur le papier ! Et pourtant... : « *Oui, oui Madame, vous avez raison, c'est important de partir à l'étranger, mais pas maintenant, c'est pas le bon moment. Il faut rester, sinon son orientation est en danger...* » 35 ans d'écart entre nos 2 scolarités, 15 ministres, 5 réformes, et pourtant, tout était comme avant. Ce que j'avais entendu comme participante, je l'ai entendu comme parent : faire attention à tout, ne rien rater, tout anticiper, ne jamais faire un pas de côté au risque de tout faire échouer...

Mais tout quoi ? Et pourquoi, à 17 ans, doit-on penser à tout et vivre avec la pression permanente de cet avenir... trop présent !

Tout a changé, mais rien n'a changé : et, le plus difficile quand on est parent et ancien participant, c'est de se dire qu'on aimerait bien faire autrement avec nos enfants, mais qu'on ne sait pas comment...

Mon fils est parti quand même, il a choisi un autre lycée, il est revenu enchanté. Qui vivra verra !



## CLÉMENTINE AND THE PUMPKIN

*Clémentine, Walla Walla, Washington — Une année scolaire aux États-Unis*

## NAISSANCE D'UNE AMITIÉ

*Meltem, Tasmanie — Une année scolaire en Australie*



Mois d'août en Tasmanie. Petite île en dessous de l'Australie. Terre insulaire capricieuse qui aime revêtir des manteaux de tempête et de pluie. Bout de continent évadé, composé d'immenses forêts, de solides montagnes et de ces bords de mer qui vous caressent les pieds.

Nous étions deux étudiantes en échange, une Allemande et une Française. C'était seulement notre deuxième mois ici, on se connaissait à peine, mais on savait déjà qu'on se comprenait en tout. Nous aimions explorer chaque recoin de l'île et partir à la découverte. Un ami australien nous avait entendu parler dans le bus ; l'idée d'aller se baigner en plein mois d'hiver l'avait séduit... nous sommes partis tous les trois sur une plage au sable froid. Nous avons posé la caméra en équilibre sur un muret et après avoir pressé la touche « Play », nous avons couru en maillot de bain sous les yeux ébahis de rares promeneurs accompagnés de leur chien. L'eau était fraîche, glaciale même, elle paralysait rapidement les membres. Mais il y avait la chaleur et la joie du moment, à regarder les courbures des reliefs aux alentours et à se dire, au milieu des rires, que cette première baignade marquait la naissance d'une belle amitié.

### MÊME MOI...

*Martin, Vernonia, Oregon  
Une année scolaire  
aux États-Unis*

Je ne regrette pas du tout mon choix d'être venu ici, bien au contraire : je me suis très vite adapté. Je vis mon « rêve américain » avec ma famille, mes amis. En septembre 2018, je discutais avec une amie, qui était étudiante d'échange, de la possibilité de partir : je m'en sentais incapable... et pourtant je l'ai fait. Oui même moi ! Alors, peu importe votre niveau d'anglais, peu importe qui vous êtes et d'où vous venez : cette expérience est ouverte à tout le monde. Tout le monde est en capacité de le faire puisque je l'ai fait... Même moi !

### SI LENT, SI VITE !

*Marine, Wellington  
Une année scolaire  
en Nouvelle-Zélande*

La veille de mon départ je ne me rendais pas compte de ce qui allait se passer. Voilà pourtant près d'un an que je m'y préparais. Je sais aujourd'hui que, tant que je n'étais pas sur place, je ne pouvais pas réaliser. À l'aéroport de Paris je ne réalisais toujours pas. Pas plus que pendant toutes ces heures et ces heures d'avion. Ce n'est qu'en atterrissant à Auckland, au moment où je me suis dit : « Wow, t'es arrivée en Nouvelle-Zélande », que j'ai pris conscience de ce qui se passait. Il me restait un avion à prendre avant d'arriver à destination : une vague m'a envahie : elle était pleine d'excitation, d'impatience (de rencontrer ma famille d'accueil), mais aussi de « boule au ventre » (de stress et de peur autrement dit) et surtout et avant tout, pleine de cette joie d'être enfin arrivée et de découvrir mon nouveau monde.



*Emma, Benton Harbor, Michigan  
Une année scolaire aux États-Unis*



**PRINTEMPS, ÉTÉ, AUTOMNE, HIVER**

*Éléonore, Colleyville, Texas — Une année scolaire aux États-Unis  
Pierre, Plumstead — Une année scolaire en Afrique du Sud  
Gabrielle, Ottawa, Ontario — Un trimestre scolaire au Canada  
Alex, Lenoir City, Tennessee — Une année scolaire aux États-Unis*

# Le RÉSEAU PRO de PIE - Parcours d'anciens

Tous les participants PIE ont à la fois des compétences et des capacités qui les distinguent, ainsi qu'une force commune qui les lie et leur inspire une mutuelle confiance. Fort de ce double constat, PIE a créé en 2015 un réseau professionnel. Objectif : entraide et conseils professionnels, recherche de stages et de stagiaires, d'emplois et de partenaires... "LE RÉSEAU PRO" publie une gazette mensuelle. "LE RÉSEAU PRO" compte aujourd'hui près de 800 membres LinkedIn et plus de 3 500 abonnés à sa gazette. Dans ce numéro, TROIS QUATORZE relate le parcours d'un ancien participant au programme.

## De PIE au Quai d'Orsay

Marc-Alexandre, ancien participant au programme « High School » de PIE (USA 2007 — Crevette dorée), travaille aujourd'hui au cœur des services de l'État. En tant qu'agent au Quai d'Orsay, il porte la politique publique. Il était intéressant de retracer son parcours et d'établir des liens entre son activité et son passé d'étudiant international.

### 3.14 — Dans quelles conditions es-tu parti une année scolaire et comment s'est construite ta relation à PIE ?

Marc-Alexandre — On peut parler d'une histoire familiale. Ma mère et mon frère étaient partis une année avec AFS. Mes grands-parents avaient l'habitude d'accueillir sur la longue durée. D'autres personnes de ma famille (une tante, un cousin...) étaient parties elles avec PIE. De mon côté, j'avais participé à deux séjours plus courts, dont un en Autriche. J'avais donc baigné dans cette ambiance depuis bien longtemps. Il y avait quelque chose de parfaitement naturel dans cette démarche et d'inscrit dans l'ADN familial : curiosité envers l'étranger, volonté de promouvoir une meilleure compréhension pour nouer des liens à partir de valeurs universelles.

### À 17 ans, tu t'es donc senti prêt, toi aussi, à faire tomber des barrières ? C'était comme une évidence, n'est-ce pas ?

Tout à fait, mais pour autant cela ne s'est pas fait sans anicroche. Quelle que soit la préparation, le contexte, il y a, une fois sur place, le vécu et le ressenti. Il est presque impossible, selon moi, d'échapper au choc culturel, aux moments où « trop c'est trop », au moment où l'on voudrait rentrer », à ceux où on ne veut plus revenir.

### Comment, de ton côté, s'est donc manifesté ce choc culturel ?

À l'époque, PIE et ASSE avaient mis en place, pour certains participants, une sorte de sas de préparation : 4 semaines de cours de langue avec accueil dans une famille provisoire. C'est dans ce contexte que j'ai débarqué pour un mois, dans le Kentucky. Je me suis retrouvé en plein cœur des USA, dans un monde totalement étrange au premier abord, un monde où tout se fait en voiture, où *Wall Mart* est le centre des communications et des échanges. J'ai découvert là-bas les paquets de chips géants, la tradition des barbecues, j'ai assisté à des discussions sur la meilleure façon de faire des « Ribs » à la bière. L'ambiance était forte. C'était une magnifique entrée en matière. On avait des cours le matin, on passait l'après-midi à la piscine, j'ai pu visiter Fort Knox, la maison d'Abraham Lincoln, Mammoth Cave...

### À la fin de cette période « d'introduction », tu as changé radicalement de contexte, n'est-ce pas ?

Totalement. Je me suis retrouvé à Boston Downtown (à Cambridge exactement), dans un milieu particulièrement « éduqué », où il était presque normal d'avoir étudié dans les plus grandes universités américaines (Harvard, MIT, etc.). Mon père d'accueil avait fait Yale.

### Quel était le contexte familial ?

Mon père d'accueil vivait seul. La rupture était totale. En tant qu'étudiant d'échange, j'avais connu l'Autriche (et la famille catho-

lique de 5 enfants !), la campagne du Kentucky (et la famille recomposée)... et là, je me retrouvais en plein centre d'une ville où l'on se déplace à pied et en métro... et chez un homme seul. La relation interpersonnelle changeait tout : un seul point d'ancrage, un seul référent : soudain, il y avait lui et moi. J'ai eu une grande chance, car il était totalement dans la démarche de transmission. Il était très investi dans ASSE (partenaire américain de PIE). J'étais le quatrième étudiant qu'il accueillait. Il était particulièrement curieux de la « chose » européenne (il en avait une bonne compréhension) tout en étant vraiment très américain.

### Dans quel sens ?

Je dis cela pour souligner que la Côte Est ce n'est pas le Midwest — c'est vrai — ce n'est pas le Sud non plus, mais que contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas l'Europe non plus. Pas du tout même. La Côte Est c'est une Amérique à part entière.

**“Cet homme m'a reçu avec cet état d'esprit — que je nommerais état d'esprit PIE — qui implique à la fois une capacité à donner et à engager une remise en cause de soi-même et de ses habitudes.”**

### Dix ans après, que te reste-t-il de cette année ?

J'ai eu une chance incroyable car cet homme qui m'a reçu était totalement dans cet état d'esprit de l'échange — que je nommerais état d'esprit PIE — qui implique à la fois une capacité à donner et à engager une remise en cause de soi-même et de ses habitudes. Il m'a emmené partout : New York, Washington, Le Maine, La Nouvelle-Orléans, le bayou, les forêts, la montagne. On peut dire que j'ai vu du pays. Mais au-delà de cette expérience merveilleuse, et en partie grâce à mon père d'accueil, je crois que j'ai appris la tolérance. Je suis parti aux USA avec une tonne de préjugés, une sorte d'antiaméricanisme auquel se mêlait une forme de fascination. J'avais cette idée d'une sous-culture et d'une civilisation de la disproportion. S'intégrer c'est apprendre à dépasser ce genre de préjugés. J'ai également appris, lors de mon séjour, à admettre et à accepter un système de relations interpersonnelles totalement différent de celui que je connaissais.

### **Peux-tu nous évoquer un point précis qui fasse référence à cet apprentissage global de la tolérance ?**

Je viens d'une famille qui n'est absolument pas religieuse. Et je regardais tout ce qui se rapportait à un culte avec un regard curieux. J'ai découvert là-bas que la pratique religieuse dépassait la question de la foi. Aux USA, la pratique religieuse est avant tout un liant social. Avec ses activités, ses échanges, ses cercles parallèles, elle aide à structurer les relations... elle crée, par exemple, de la mixité.

### **Ce qui pourrait expliquer que ce pays d'essence libérale soit parfois moins individualiste que nous ne le sommes ?**

Une année là-bas vous apprend que les choses ne sont pas si stéréotypées qu'on le croit, et qu'elles apparaissent, quand on les vit de l'intérieur et au plus près, dans toute leur complexité et leurs nuances. Un exemple : j'étais dans le lycée public de ma ville. Et j'ai découvert de ce fait qu'au cœur même du Massachusetts —cet État qui « va bien »— il y avait des problèmes liés à l'immigration. J'ai découvert une communauté haïtienne (avec ses traits de caractère, ses particularités et ses différences) dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Si on ne se plonge pas dans le cœur du pays, il y a des choses qu'on ne peut pas connaître et qu'on ne peut pas comprendre.

## **“Cette année à l'étranger est un chapitre central et indélébile de ma vie.”**

### **Qu'est-ce qui a été le plus difficile pour toi durant cette année ?**

C'est de ne pas avoir eu une année ponctuée de moments de regroupement, de chaleur et de communion familiale : pas de Noël, pas d'anniversaire. Mon père d'accueil n'avait pas cette fibre familiale. C'était un peu le versant négatif de cet accueil si riche et si particulier : j'ai passé mon réveillon de Noël dans une chambre d'hôtel à manger un sandwich ! On ne peut pas tout avoir. Je crois qu'un des points forts de ce séjour tient au fait qu'il est impossible d'imaginer à l'avance ce/ceux que l'on va rencontrer.

### **Qu'as-tu fait à ton retour ?**

Mon père est Grec. J'avais donc passé une bonne partie de mon enfance à Athènes, où j'étais scolarisé au lycée français. Ma mère, qui savait qu'à mon retour en France je me retrouverais dans un pays qui m'était quasiment étranger, avait intelligemment préparé la suite. Pour me protéger du gigantisme et de l'anonymat de la fac française, elle m'avait dégoté une petite structure au sein de l'université de Sarrebruck, laquelle préparait au droit français et allemand. J'avais passé une année d'études en Autriche, je parlais donc allemand. Je me suis donc retrouvé pour deux ans dans ce petit cercle privilégié où j'ai passé un L2 de Droit. En troisième année, je me suis retrouvé à Paris, où j'ai subi de plein fouet le choc culturel (auquel j'avais échappé à mon retour de mon année PIE). J'ai raté ma troisième année. J'ai senti le besoin de changer d'espace et d'orientation : j'ai opté pour une école de commerce à Montpellier, école dont je suis sorti diplômé, mais conscient que les métiers du commerce n'étaient pas faits pour moi.

### **Tu t'es donc retrouvé à 23-24 ans, à te poser la question de savoir ce que tu voulais faire ?**

On a tous, plus ou moins, un passage comme cela dans ses études, mais c'est vrai que pour moi il arrivait relativement tard. J'ai donc travaillé pendant six mois pour Europe Assistance, en profitant de mes connaissances linguistiques, et j'ai réfléchi en parallèle à cette idée de travailler pour une cause qui me paraissait plus noble, plus grande et plus collective. C'est ainsi que j'ai opté pour l'idée d'un engagement professionnel pour l'État et que je me suis naturelle-

ment intéressé aux métiers de la fonction publique. J'avais de grands idéaux. Je suis reparti dans un cycle d'études supérieures : Master d'histoire puis IEP de Lyon, en vue de préparer les concours administratifs. J'avais déjà en tête l'idée de présenter les concours du Quai d'Orsay, mais ce Graal me paraissait quasi inaccessible. J'ai choisi de me présenter à l'IRA de Lyon (Institut Régional Administratif), une école interministérielle qui permettait d'intégrer les ministères. J'ai réussi ce concours et, au terme de mon année de formation, je suis sorti en très bonne position et j'ai pu intégrer l'unique poste libre au Quai d'Orsay.

### **Ton « profil » international semblait te destiner à cette voie ?**

Oui, je sentais depuis longtemps et au vu de mon parcours, que là était mon chemin. J'avais l'appétence, mais ce n'était pas une condition suffisante pour concrétiser mon projet. Il fallait aussi la compétence... et il a aussi fallu que je saisisse, quand elle s'est présentée, l'opportunité de m'engouffrer dans cette voie. Tout cela prend parfois du temps.

### **En quoi consiste ton activité ?**

J'ai commencé en tant que « coordinateur » financier : j'interrogeais les différents services sur leurs besoins et je participais à l'arbitrage financier : un travail transversal qui demandait d'être dans la négociation permanente. Aujourd'hui, mon travail consiste à suivre la situation politique de la Grèce et de la Turquie et à compiler tous les éléments pour préparer toute intervention d'une haute personnalité sur le sujet (chef de l'état, ministre, secrétaire d'état...). Je suis ce qu'on appelle un « rédacteur » : je contribue à préparer les entretiens, je mets en place les éléments de langage quant à la position de la France. Quand on connaît l'état actuel des relations diplomatiques avec la Turquie, on peut imaginer que c'est assez complexe, pour ne pas dire ardu.

### **Qu'est-ce que tu apprécies dans ce travail ?**

Je suis heureux d'avoir réussi à atteindre cet objectif que j'avais de porter la politique publique : c'est tout simplement passionnant. Et l'univers que je côtoie l'est tout autant. Je croise des gens qui ont des parcours incroyables : expériences internationales, connaissances, maîtrise linguistique...

### **Comment vois-tu la suite ?**

Je fais ma carrière dans cette belle maison et je sais que j'aurai des opportunités professionnelles de travailler et de vivre à l'étranger.

### **Parlons de la relation entre ton travail et ton année PIE ? J' imagine que tu fais un lien entre les deux ?**

Cette année m'a donné de la légitimité. Je disais tout à l'heure qu'il fallait, pour occuper un poste au Quai d'Orsay, faire preuve d'une grande faculté d'adaptation et de gestion de la dimension interculturelle, et, en parallèle, avoir des compétences. Je pensais entre autres aux compétences linguistiques. Il est clair que mon année à l'étranger m'a enrichi dans ces trois domaines précis. Je sens donc que je suis à ma place. J'ajoute une chose sur la question de la langue : le fait d'avoir appris l'anglais à l'adolescence et en famille me paraît essentiel : je sais que grâce à ce contexte, mes bases sont solides et que mon anglais est fluide. À la place qui est la mienne, c'est indispensable, car ici tout le monde est polyglotte et possède des compétences assez pointues dans des langues parfois très « exotiques ».

De par mon activité professionnelle, je suis donc amené à penser à mon année aux USA quasi quotidiennement. Mais l'apport de ce séjour dépasse tout cela : cette année à l'étranger est un chapitre central et indélébile de ma vie. Je suis persuadé aujourd'hui que quelqu'un qui chercherait à me connaître en occultant cette page de mon existence passerait totalement à côté du « sujet ». De par l'inconnu qu'elle véhicule et qui la sous-tend, cette expérience est incomparable.



## PREMIÈRES NEIGES

*Thanadon, Thaïlandais.  
Famille Régis, Estaing, France*

## DE GRÂCE, PAS TROP DE TÉLÉPHONE NI D'ORDINATEUR

*Famille d'accueil de Grace  
Une année en France*

Une très belle expérience pour notre famille. Grace s'est parfaitement intégrée dans notre famille et a su prendre sa place ! Elle nous manque mais nous la reverrons cet été avec toute sa famille car ils viennent passer quinze jours en France. Si je devais qualifier cet échange, je retiendrais l'idée d'« ouvrir » et de « partager » : sa maison, son intimité, sa famille, son esprit, son cœur... Tout ce qui fait son quotidien ! Je dois avouer que nous n'avons pas été aussi exigeants avec Grâce que nous le sommes avec nos propres filles, mais nous lui avons indiqué les règles de la famille et elle les a respectées sans aucune difficulté. Une chose qui me semble essentielle est de limiter le téléphone ou l'ordinateur qui sont de vrais freins aux échanges et enferment le jeune dans une bulle. Grace l'a très bien compris et a su le gérer. Cela nous a permis de passer de très bons moments ensemble : jeux de société, randonnées, repas, voyages... Nous renouvelerons l'expérience sans aucune crainte.

## DE NOUVEAUX MONDES

*Mireille et Dominique  
Parents d'accueil de Léa, Linoska, Zoé, Sonia, Viridiana et Ana*

Quand un matin, Angélique, notre fille, nous a parlé de son projet de partir aux États-Unis pour un an afin « d'améliorer [son] anglais et de découvrir de nouveaux horizons », nous avons été plus que dubitatifs. Nous ne savions pas, alors, que cette décision allait impacter de manière décisive notre vie. Parents oh combien inquiets, Mireille et moi avons été rassurés, avons trouvé une forme de sérénité grâce à cette recommandation d'un collègue de travail : « PIE c'est un organisme sérieux, proche des parents et des étudiants, une expérience réussie ». Ce sont ces mots qui ont emporté notre décision.

On a du mal à croire que c'était il y a déjà 12 ans. Car depuis, les choses se sont enchaînées. Aujourd'hui, PIE est devenu un élément important de notre vie. Un lieu de rencontres et d'échanges qui nous a confortés dans notre certitude que ce monde si vaste est composé de parents et d'enfants, qui bien que vivant dans des environnements complètement différents, et aux modes de vie si dissemblables, sont pourtant tous liés par un leitmotiv : l'amour des hommes, la recherche de la solidarité et de la connaissance des autres. Au retour d'Angélique des USA, nous avons eu le plaisir d'accueillir Léa, une jeune étudiante Estonienne, et nous avons enchaîné avec Linoska de Colombie, Zoé d'Arizona, Sonia de Taiwan, Viridiana du Mexique, Ana de l'Ohio.

Ces six étudiantes nous ont apporté tant de choses ! Chaque accueil est tellement particulier... avec ses propres découvertes, ses propres échanges (sur des sujets propres à chaque étudiant) qu'il nous oblige (avec plaisir) à « se » découvrir et à aller à la recherche de l'autre. Les relations sont à construire en fonction de chaque personnalité. Mais les constantes sont là : sourire d'un adolescent (fier d'avoir osé partir si loin et reconnaissant d'être accueilli), premières conversations (dans un français hésitant), plaisir de se lancer dans des débats riches et de voir ces étudiants s'exprimer si bien dans leur nouvelle langue, stress de la rentrée, découverte —de notre côté— d'équipes pédagogiques à l'écoute et mobilisées.

Un jour, vient le moment du départ, moment redouté car il signifie la fin de l'aventure, le retour vers une vie par trop normale, que l'on connaît bien, mais qui risque de ne plus nous satisfaire.

Ce moment de tristesse existe, on ne le niera pas. Mais, si on le veut et si l'on a établi un lien privilégié avec son enfant adoptif d'une année, tout peut continuer. Nous avons eu la chance d'avoir été invités à découvrir trois des pays d'origine de nos étudiantes : la Colombie, les USA, le Mexique...

Lorsque nous nous retournons sur ces douze années, nous avons le sentiment d'avoir élargi notre famille. Nos deux petites-filles, Léna et Maéline n'étaient pas nées lors de l'arrivée de notre première étudiante et aujourd'hui elles sont parties prenantes de ces séjours et apprennent la diversité des personnes et des cultures grâce à ces étudiantes. Une intervention de Viridiana et de son amie Anna Paula à l'école de Léna a permis un échange important avec les enfants et au-delà des questions une vision réelle du Mexique, bien différent de ce que peuvent parfois en dire les médias.

L'immense plaisir que nous avons à garder un lien avec les étudiants et leur famille, de nous créer de nouvelles amitiés (au-delà des frontières et des océans) provient et est entretenu sans nul doute par cet esprit qui flotte entre tous les membres de la « famille PIE » : une sorte de mélange de don de soi et d'ouverture aux autres ! Permettre et faciliter la rencontre entre des parents inquiets —d'envoyer leurs enfants au bout du monde— et une famille accueillante —et fière de son pays et de ses origines— c'est autoriser les uns et l'autre à créer un lien très fort, un lien qu'il ne tient qu'à eux (qu'à nous) d'entretenir et d'approfondir.



### **ACCUEILLIR UNE FILLE OU UN GARÇON ?**

*Famille Foucault, La Norville, France*

*Famille Kortés Miller, Thunder Bay, Ontario, Canada*



# Carnet de l'association

## BIENVENUE ET BONNE ROUTE...

● ...à **ROMAN X. BACHELOT**, né le 3 janvier 2020 à Newport Beach CA, USA, et à **MAXINE J. BACHELOT**, née le 13 août 2020 à Newport Beach, CA, USA. Roman est le fils de Brittany et d'Hector (participant GO CAMPUS) et le petit-fils de Susan & Laurent (délégué général de l'association). Maxine, quant à elle, est la fille de Marie et de Calvin (tous deux participants GO CAMPUS)... et la petite-fille de Susan & Laurent.

● ...à **AUGUSTIN SEVETTE**, né le 12 avril 2020. Augustin est le fils de William (Kiwi Orange - Nouvelle-Zélande 2006) et de Cloé... et le petit-fils de Martine et Éric, nos fidèles délégués dans le Nord.

## CORDON ROUGE — DEVENIR DÉLÉGUÉ(E) DE L'ASSOCIATION PIE

● À PIE, le rôle du (de la) délégué(e) est crucial. C'est le(la) délégué(e), en effet, qui oeuvre sur le terrain, qui recherche et sélectionne les familles d'accueil, qui rencontre les participants aux séjours et leurs parents, qui informe, oriente, rassure et accompagne. Si vous êtes intéressé(e), n'hésitez pas à contacter Maya : [maya@piefrance.com](mailto:maya@piefrance.com).

## ROBIN (ET PIE) STARS DU GRAND ÉCRAN

Robin Sévette, fidèle de PIE, est un des intervenants principaux du film : « *J'irai décrocher la Lune* ».

En juin dernier, Laurent Boileau et son équipe sont venus au FIAP pour filmer Robin. La prestation de ce dernier — à l'occasion du célèbre « Talent Show PIE » — fait aujourd'hui l'objet d'une scène du film. PIE est particulièrement fière de retrouver Robin sur le grand écran et de découvrir son « Stage Départ » en toile de fond d'une scène de long-métrage.

SYNOPSIS DU FILM — *Stéphanie, Robin, Elise, Gilles-Emmanuel, Eléonore et Mario nous dévoilent leurs fragilités et leurs bonheurs au quotidien. Leurs témoignages de vie interrogent notre rapport à la différence et offrent un formidable espoir d'inclusion pour les personnes porteuses de trisomie 21.*

**Sortie en salle : voir sur Facebook [jiraidecrocherlalunefilm/](https://www.facebook.com/jiraidecrocherlalunefilm/)**



## EN MÉMOIRE DE GÉRARD

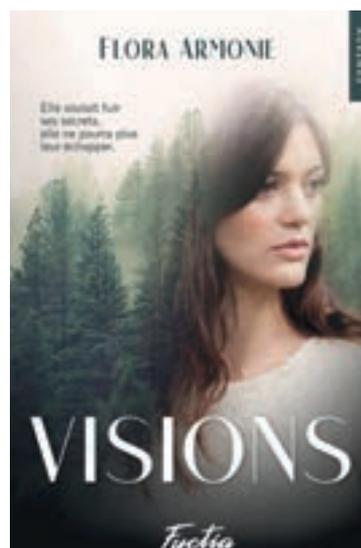
Gérard Béquet est décédé le lundi 23 septembre 2019. Gérard et son épouse Marie-Renée ont intégré l'équipe PIE, dans la foulée de l'inscription de leurs filles Lucie (Australie — 2007) et Camille (Canada — 2010) et de l'accueil de Wei Ping (2011). En quelque dix années, Gérard et Marie-Renée ont effectué un travail de proximité remarquable, en tant que délégués totalement bénévoles, auprès des jeunes de La Rochelle et de la région. Le binôme, particulièrement efficace, se transformait souvent en quatuor puisque Lucie et Camille mettaient elles aussi les mains à la pâte. Gérard était particulièrement disponible pour les jeunes et pour l'association. Homme de conviction, il a tout fait pour favoriser l'émancipation des adolescents et responsabiliser chacun. Il mettait au service des jeunes son extrême gentillesse et son grand humour pour « accompagner » et rassurer participants et parents. Homme de liens, il savait aplanir les tensions et gérer les situations de crise, réalisant nombre d'interviews, résolvant nombre de problèmes mineurs ou majeurs, usant quand cela s'avérait nécessaire de son sens aigu de l'humain... et de la formule.

## JEAN-MARC BRULEY

En mars 2020, PIE a appris avec une grande tristesse le décès de Jean-Marc BRULEY, comptable de l'association de 2009 à 2018.

Abonnez-vous à la page Facebook de 3.14 : [www.facebook.com/journaltroisquatorze](https://www.facebook.com/journaltroisquatorze)  
et au compte INSTAGRAM de PIE : [pietroisquatorze](https://www.instagram.com/pietroisquatorze)  
Retrouvez 3.14 sur le site internet de PIE : [www.piefrance.com](http://www.piefrance.com)

# PUBLICATIONS



Flora Chevalier (Kiwi Orange / 2006-2007 / Sandwich, Illinois, USA), alias Flora Armonie, fidèle déléguée PIE et photographe pour l'association vient de publier *VISIONS*, son premier roman, chez Fyctia Editions. *VISIONS* est également le premier roman qui fait directement référence à PIE. Voilà deux bonnes raisons de se procurer *VISIONS* et de le lire ([fyctia.com](http://fyctia.com)).

Flora Chevalier / [www.floraphotographie.com](http://www.floraphotographie.com)

# LES BLOGS DE CLÉMENTINE



Clémentine Sarlat (Kiwi Orange / 2006-2007 / Minneapolis, USA), membre du conseil d'administration de l'association, a créé, en parallèle de son activité de journaliste spécialisée dans le sport (TF1), deux podcasts originaux et passionnants : *LE SPOTLIGHT* est consacré aux parcours de sportifs au profil extraordinaire ; *LA MATRESCENCE* offre des outils pour aborder la parentalité.



[podtail.com/fr/podcast/le-spotlight/](https://podtail.com/fr/podcast/le-spotlight/)  
[podtail.com/fr/podcast/la-matrescence/](https://podtail.com/fr/podcast/la-matrescence/)

# Études universitaires aux USA

## PIE CAMPUS : un programme unique



**Trois questions à Boris.** Ancien participant au programme "High School" (Afrique du Sud — 2011), Boris, qui avait intégré le monde professionnel a choisi de reprendre les études supérieures aux États-Unis, via PIE CAMPUS.

### **3.14 — Comment expliquer cette décision de reprendre les études... Et aux États-Unis qui plus est ?**

*Boris* — J'avais un CDD de 10 mois, mais le boulot ne me plaisait pas et je ne voyais pas d'ouverture et pas vraiment de futur. J'ai senti les limites, liées à la fois à ma situation, à la nécessité d'augmenter mon bagage et au fait que je n'avais aucune envie de reprendre les études en France. J'ajouterais à cela que j'avais depuis longtemps le désir de connaître et de vivre pour un temps aux USA. Donc j'ai franchi le pas...

### **Quels ont été les obstacles à ta prise de décision ?**

Au départ, j'avais beaucoup d'interrogations. Le coût d'abord, ce n'était pas rédhibitoire, car je pouvais faire un prêt « Études ». Et j'ai vite compris que n'importe quelle école de commerce en France me coûterait aussi cher. Je me suis demandé aussi s'il n'était pas judicieux de continuer à bosser et de reprendre les études beaucoup plus tard. Mais j'avais 21/22ans. Il était donc encore temps de changer de cap.

### **Depuis que tu as pris ce virage, as-tu regretté ta décision ?**

Le début a été un peu compliqué, mais au final je vais obtenir un double « Bachelor » en « Managment » et « Marketing » (autrement dit l'équivalent d'un double « Master1 » européen). Pas de regrets, absolument aucuns !

**Trois questions à Stefan.** Comment et pourquoi un jeune bachelier de banlieue en vient à choisir d'étudier sur un campus américain plutôt qu'en France ? Stefan a trouvé en PIE CAMPUS une réponse à ses questions.

### **3.14 — Comment en es-tu venu au programme PIE CAMPUS ?**

*Stefan* — Je venais d'obtenir le bac, mais je savais d'instinct qu'en France j'allais devenir un étudiant de seconde zone. Quelque part j'étais bloqué et j'avais lâché. Ce projet s'est donc présenté comme une seconde chance. Ma mère a cru en moi... j'y ai cru, et j'ai plongé pour quatre années.

### **Qu'est-ce qui te convient dans le système éducatif américain ?**

Ici, les gens ne te jugent pas sur tes résultats, tes diplômes, ton apparence, mais sur ton raisonnement, ton investissement, ton projet. Quand ils te rencontrent, avant même de regarder ce que tu as fait, ils se demandent ce que tu veux faire. Une autre chose importante : au niveau éducatif on te donne accès à tout. Tu as tout sous la main : les structures, les bâtiments, les livres, la nourriture, etc.

### **En six mois, ta vie a un peu basculé. Que disent tes amis français de ton parcours ?**

Ils n'en reviennent pas. Je veux vous dire une chose. Sérieusement, ce programme PIE CAMPUS, c'est juste incroyable. C'est insensé que ce ne soit pas plus connu. Vous devriez faire de la pub, vous ancrer dans les écoles. Je trouve que vous êtes un peu comme des « Dragons », et personne ne le sait. Un truc un peu magique, qui surgit tout à coup et qui vous change la vie !

# PIE · PARTIR OU ACCUEILLIR · SÉJOURS DE LONGUE DURÉE SCOLAIRES · UNIVERSITAIRES · AU PAIR

[www.ameriqueaupair.org](http://www.ameriqueaupair.org)



L'AMÉRIQUE  
au Pair

[www.piefrance.com](http://www.piefrance.com)

[www.piefrance.com](http://www.piefrance.com)

@pietroisquatorze

